

Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français de l'épieu certifié FSC.

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspector Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument de l'édition du xx^e siècle enfin réédité.

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***



AUTRES LIVRES DE NOIRCEUIL

Sandre,

Obliques, 1994.

Un Battement d'ailes de papillon...

Sous la Cape, 2013.

Noirceuil



Le Diallèle

Sous la Cape

Avant-propos

L'été 2008, seul à Paris pour trois semaines, je pris contact avec une escort – j'avais sélectionné sur Niamodel des fiches du 11^e et du 12^e arrondissement. Je repérai une jeune trentenaire un peu ronde, dont la fiche laissait deviner qu'elle alliait culture et éducation à une grande liberté de mœurs. Je pris contact avec elle, découvris qu'elle habitait à un jet de pierre de mon appartement et me rendis, plutôt excité, à notre premier rendez-vous. Je fus surpris – elle aussi! – de reconnaître une jeune personne avec qui j'échangeais de menus propos chez la boulangère ou au Franprix, où nous nous croisions régulièrement. Passé ce moment d'étonnement réciproque, la séance se déroula merveilleusement; et «Lia» me certifia qu'elle avait pris autant de plaisir que moi à nos échanges.

Je la revis à plusieurs reprises cet été-là, et pas seulement pour des ébats tarifés. En effet, pendant le *social time*, la discussion avec Lia était aussi passionnante que les séances horizontales pouvaient être passionnées quelques minutes avant. Je lui dis que j'écrivais des ouvrages érotiques; elle m'avoua être démangée par le démon de l'écriture et nous convînmes d'une sorte de *gentlemen agreement* où, en échange de conseils littéraires, je pourrais profiter de tarifs préférentiels. Nous nous amusâmes beaucoup: je lui fis écrire des petits textes érotiques à contrainte où elle mêlait l'impertinence à

l'incongruité de scènes qu'elle m'affirmait tirées de son expérience personnelle. Après quelques séances, elle me confia qu'elle avait entrepris la rédaction d'un Journal, à la demande du couple qui l'avait initiée au libertinage, au BDSM et à l'escorting. Ce « cahier noir » qu'elle me montra une seule fois, je ne fus pas autorisé à en lire des passages. « Trop cru, pas assez littéraire ! » se défendait-elle en riant.

En dehors des rencontres fortuites chez les commerçants du quartier, où nous continuions à échanger de courts propos sur la météo (parfois avec des sous-entendus qui nous faisaient sourire), nous nous revîmes régulièrement durant l'automne. Puis le couple – elle était mariée, et m'assurait que son mari était au courant de son activité professionnelle – déménagea, en province d'abord, puis à l'étranger. Je l'appris par un ami commun, architecte.

Il y a un an, je reçus un mail de « Lia », m'annonçant qu'elle venait de poster à mon intention son cahier noir et que je pouvais en faire ce que je voulais. Elle avait changé de galaxie, mais tenait à ce témoignage d'une folle période vécue intensément. Je pensai, à juste titre, qu'elle me l'adressait pour voir s'il était publiable. À la lecture du cahier noir, je découvris avec surprise, aux deux tiers, que Lia avait incorporé à son « journal » des personnages que j'avais inventés quatre ou cinq ans plus tôt ! Court roman, dont je lui avais confié les premiers chapitres pour connaître son avis, laissé en plan par la suite, construit sur une contrainte mathématique – la translation d'un carré naturel d'ordre trois en carré magique –, *Le Diallèle* mettait en scène huit convives ayant chacun une relation avec une mystérieuse absente, Marie, qui occupait symboliquement la case « 5 » du carré, la seule à ne pas permuter lors de la translation. Or cette Marie et une de ses amies, Li-Anne, pures inventions de ma part, devenaient dans le Journal de Lia des

collègues de travail bien réelles. J'étais extrêmement troublé. J'adressai à Lia un mail, lui demandant des éclaircissements sur ce « vol » de personnages. Elle me répondit que mon début de roman l'avait impressionnée au point qu'elle n'avait pu résister au plaisir d'associer quelques personnages aux récits souvent outrés, mais avérés, de ses expériences sexuelles. Et cela d'autant que Maître Caliban, un des propriétaires de Lia et lecteur privilégié du *Cahier noir*, homme érudit et volontiers affabulateur, n'était pas sans parenté avec un autre de mes personnages, Christian, organisateur de soirées libido et dandy nocturne.

De Maître Caliban et de son épouse Desmonia, je n'ai pu trouver trace sur le Net. Et pourtant, je n'arrive pas à croire qu'ils sont sortis de l'imagination de Lia : les descriptions des lieux et les scènes qui s'y déroulent sont empreintes de sincérité, et les quelques entorses à la réalité que j'aie pu relever (notamment, j'apparais dans le « Cahier noir » comme un certain Jean, habitant le 9^e arrondissement, mais nos rencontres à la boulangerie y sont mentionnées) n'enlèvent rien à la vraisemblance du récit.

Sans doute trop proche de Lia, je ne puis juger de la qualité littéraire de son Journal, mais je suis frappé à la fois par cet appétit à découvrir un monde inconnu (le sexe, dont elle n'avait jusqu'alors qu'une pratique conventionnelle à deux ou trois écarts près), une volonté très affirmée d'en explorer les territoires les plus inquiétants et une sorte de distanciation *umorale*, comme eût dit Jacques Rigaut, qui en accentue la singularité, et parfois l'« inquiétante étrangeté ».

Piqué au vif par les emprunts à « mon » roman – très peu avancé, à la vérité –, je l'achevai en quelques jours, intégrant à mon tour dans mon récit des personnages relevés dans le *Cahier noir* (notamment Dimitri, l'oligarque russe tissant sa

toile autour de Lia et de Marie). J'adressai par mail le roman achevé à Lia, qui me répondit après lecture qu'elle avait été frappée par la coïncidence d'événements de l'un et de l'autre livres, notamment des scènes qu'elle n'avait pas rapportées dans son *Cahier noir*, mais que je décrivais dans *Le Diallèle*, comme si j'en avais été un des protagonistes ou un observateur privilégié. Je fus encore plus troublé par cette irruption de la littérature dans la réalité que je l'avais été de découvrir mes créatures littéraires basculer dans le quotidien d'une escort cultivée, et sans doute mythomane.

Sur ma lancée, je proposai à Lia d'écrire un troisième livre où je raconterais une sorte de « off » de son *Cahier noir* : en effet, on y relève de nombreuses allusions à des événements extérieurs, mais non étrangers au récit principal. Ma proposition intrigua Lia. Elle me demanda du temps pour accepter. Mais lancé comme une locomotive à vapeur, je ne pus attendre. Aussi lui adressai-je, quelques jours plus tard, le début d'*Un battement d'ailes de papillon...*, roman qui commence par une simple affaire de recherche d'appartement et de placements bancaires (Desmonia, la maîtresse de Lia, est banquière privée dans le civil) et, surtout, par une erreur d'interprétation par Pierre, le mari de C. (Lia) : lors d'un séjour dans un gîte des Hautes-Alpes, celui-ci avait découvert le maillot de bain de C. accroché au garde-corps du jacuzzi où C. barbotait en compagnie des propriétaires du lieu. Pierre, imaginant sa femme se livrant à un trio amoureux et torride, avait quitté le gîte le lendemain, rentrant précipitamment à Paris, rencontrant leur banquière commune, signant avec elle un contrat à risques, et profitant des avances de la belle Desmonia pour découvrir en sa compagnie les nuits chaudes de la capitale. Tout y était vraisemblable. De plus, mon personnage central, Pierre, mathématicien (ce qu'est effec-

tivement le mari de C./Lia), allait évoluer dans un roman à structure chaotique – par une erreur d'interprétation des conditions initiales (le maillot de bain de sa femme pendu au garde-corps du jacuzzi) –, et précipiter son couple dans une aventure dont il ne maîtriserait plus le développement (C. se transformant en soumise libertine, puis en escort de haut vol ; lui-même tombant amoureux d'une créature intermédiaire), ni l'issue.

C. répondit à mon envoi par retour. Elle était à la fois enthousiaste de mes premiers chapitres et terrifiée par mon « ubiquité » : à part certains lieux, des noms de personnages et quelques événements très éloignés de la réalité, l'ensemble collait avec une précision diabolique à sa propre vie. Je lui répondis que je n'avais fait qu'extrapoler, à partir de données fractionnaires ou incomplètes du *Cahier noir*, pour tisser le fil de mon histoire.

Les trois textes constituent une sorte de trilogie à correspondances (dans le sens ferroviaire du terme) :

– *Le Cahier noir* de Lia, que j'ai transcrit scrupuleusement, gommant (avec son accord) quelques impropriétés ou imperfections stylistiques, mais lui conservant son énigmatique pouvoir de sidération, et les effets cumulatifs, extravagants, voire nauséux, des scènes rapportées ;

– *Le Diallèle*, jeu littéraire à contrainte, mais troublant par ses débordements bijeçtifs sur *le Cahier noir* ;

– *Un Battement d'ailes de papillon*, roman presque vrai, relatant les événements évoqués en creux par *le Cahier noir*.

La publication simultanée des trois ouvrages permet au lecteur de découvrir dans l'un les éléments qui manquent à l'autre, mais les livres sont autonomes dans leur registre spécifique.

1. Nadine

*Il y eut d'abord Nadine, sous les combles,
avec son godemiché pour confident.*

Nadine n'est pas redescendue tout de suite. De retour dans la salle à manger, le photographe a rangé son appareil.

Quelqu'un a demandé, une femme je crois :

– Tu l'as baisée ?

Il a répondu :

– Jamais pendant le travail.

Nadine, haut perchée sur ses bottes noires à talons compensés, a repris sa place. Le plus naturellement du monde, elle a posé le godemiché sur la table, côté fourchette. Avec du pain, elle a décollé un peu de sauce figée sur le bord de l'assiette et l'a glissée dans sa bouche.

*

Chloé et moi étions arrivés en retard. La conversation tournait autour de la prostitution, de la situation critique des jeunes femmes qui s'y livrent, que tout le monde plaignait...

Christian s'était exclamé :

– C'est d'une hypocrisie rare ! Qui, autour de cette table,

n'a jamais fait appel à une professionnelle un soir de solitude? Je m'adresse aux messieurs!

Chaque mâle s'était récrié: «Jamais!» Tous connaissaient quelqu'un qui «se tapait une pute», occasionnellement ou régulièrement. «Mais, moi, vraiment, ça ne me tente pas... Pas pour des considérations morales, mais ça ne m'excite pas... J'ai besoin de désirer... C'est bestial, autrement, non?»

Les voix échafaudaient dans l'air un paradigme vertueux. Suivit un silence clair. Puis deux mots:

– *Moi, oui!*

Nadine souriait, les lèvres entrouvertes sur le souvenir.

– Toi, c'est insensé! Tu t'es payé un gigolo? demanda Sabine, notre hôtesse.

Elle était choquée; presque suffoquée. Nadine eut un rire perlé:

– Ma pauvre Sabine, ton indignation est ridicule, nous vivons au *xxi*^e siècle, celui où les femmes ont le pouvoir, notamment celui de vendre et d'acheter... Et il ne s'agissait pas d'un homme, mais bien d'**une** prostituée. Je voulais connaître cette jouissance que l'homme ressent quand l'argent le libère des conventions de l'amour.

Autour d'elle, le silence se fit... pesant eût été le mot juste si la grâce de Nadine ne transformait chaque seconde en un battement d'ailes.

– J'ai contacté une call girl, Marie, dont un ami m'avait transmis le téléphone, car elle «faisait» aussi les femmes. Vous seriez surpris du nombre de nanas que ça démange!

Nadine portait une sorte de caraco noir, très échancré et assez transparent. Je voyais nettement durcir la pointe de ses seins. Elle eut un temps d'arrêt; ses yeux se perdirent.

– Alors? s'impativa un des convives.

– Alors? Mais ce qui se passa ensuite n'intéresse que moi...

et Marie. Nous nous sommes revues depuis, cinq fois...!

– Raconte! Tu ne peux pas nous laisser sur notre faim! protesta Alain.

– Christian a posé une question; j'ai répondu avec sincérité, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, ici... Je ne dirai rien de plus.

Elle partit d'un grand éclat de rire. Et ajouta:

– À moins que vous n'acceptiez de payer...

J'étais assez excité par cette singulière proposition, que nous eussions tous jugée scandaleuse dans un autre contexte.

– Combien? demanda en plaisantant Nicole.

– Pour les femmes, un baiser; pour les hommes, cent euros – c'est le prix que demande Marie à ses clientes.

– Embrasser une femme, n'y compte pas! jeta avec rage Sabine.

– Je ne force personne, tu sais.

Par jeu, je sortis un billet de cent euros et le tendis à Nadine.

Elle me prit la main et m'entraîna vers le grenier; les combles, que Sabine souhaitait aménager, étaient vides.

Quand nous redescendîmes, je repris ma place.

– Raconte! me chuchota Chloé, comme je passais devant elle pour me rasseoir.

– Que nenni, ma belle; donne-lui un baiser si tu veux connaître les amours de Nadine et Marie.

Quelqu'un me demanda:

– Tu n'as rien eu de plus? Ça fait un peu cher, non, juste pour un récit coquin...

– Ce que l'on achète vaut surtout par le désir que l'on a de le payer... Si Nadine m'avait proposé une passe pour cent euros, je ne suis pas sûr que j'aurais accepté. Mais d'entendre,

de sa jolie bouche, le récit de désordres amoureux, saphiques de surcroît, oui, cela m'a tenté!

Romuald, le photographe, s'est penché à l'oreille de Nadine. Il a fouillé dans son sac, lui a tendu un godemiché; ils sont montés dans les combles, sans un mot. Pendant leur absence, Christian a souligné la singularité – au sens cosmologique – de la situation.

– Nadine a changé notre façon de voir. C'est notre Copernic – nous pensions jusqu'ici que l'homme gravitait autour de la femme et nous découvrons qu'elle tourne autour d'elle-même; pour nous autres, mâles, c'est un choc culturel. En révélant le pouvoir érotisant de l'argent, Nadine se dépouille de ses inhibitions et nous renvoie à notre propre ignorance.

– Tu y vas un peu fort, le coupa Sabine, très rouge.

– Non, et tu le sais... Surtout toi, Sabine! À combien t'estimes-tu? Quelle somme devrais-je déboursier pour disposer de ton joli corps? cent cinquante euros? mille euros? Il y a certainement un point de rupture à ton cercle vertueux: non que tu aies le moindre besoin de cet argent, tu gagnes bien ta vie, mais résisterais-tu au désir de te livrer pour te délivrer de ton désir? L'héroïne de Kessel, une femme du monde comme toi, s'abandonne à des inconnus pour les mêmes motifs qui te feront céder, un jour.

– Mon petit Christian, tu confonds la vie et la littérature, comme toujours. Aucune femme n'accepterait de se prostituer librement – c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas?

– Oui, ta liberté contre mon plaisir; ton corps contre mon argent. Et souviens-toi qu'avant de devenir un commerce obscène, la prostitution était un don, librement consenti et gratifiant, dans le cadre de cérémonies avérées.

– Je suis assez d'accord avec toi, Christian, intervint

Nicole... Je viens de lire *le Carnet de bal* de Grisélidis Réal. Ce qui est condamnable, c'est le proxénétisme. «Les travailleuses du sexe» qui ont choisi librement leur activité et l'exercent avec compétence et prudence, moi, je n'y trouve rien à redire...

– Alors, à combien t'estimes-tu, pour reprendre la proposition de Christian, rétorqua Sabine, avec un rire forcé.

Nicole se troubla, baissa les yeux.

– Je ne sais pas si je pourrais... Nous discutons de faits de société, pas d'engagement personnel...

– Et toi, Nadine, la plus «libérée» de cette soirée?

– Je n'y ai pas réfléchi, Sabine, mais je suis sûre que n'importe laquelle d'entre nous, pour mille euros, offrirait son corps pour une nuit.

C'était une manière habile de donner son prix. Christian la détailla longuement, de haut en bas, avant de déclarer:

– Je suis preneur.

2. Sabine

*Sur cette photo, Sabine semble mesurer
la distance qui sépare son corps du désir d'être
étreinte par son propre reflet.*

[Extraits du journal intime de Sabine]

*Jeu*di 7 juillet

Quel salaud, ce Christian! Toujours à justifier l'injustifiable, à décorer son petit musée des horreurs des vaines dentelles de la culture. La prostitution sacrée! Comme si je ne connaissais pas le sujet, moi qui ai soutenu ma maîtrise d'histoire sur «la femme et l'amour dans l'Antiquité»... Des femmes libres vendant leur corps dans l'enceinte des temples d'Ishtar ou d'Astarté... fantasme de macho! Les 1 400 prêtresses d'Aphrodite à Alexandrie, invention de ce snobinard réactionnaire de Louÿs.

Christian... Ce mec me débecte, et le désir que j'ai de lui me remplit de mon propre dégoût. Qu'il me prenne, me souille, me jette... J'accepterai tout. Mais il me le paiera, et beaucoup plus cher que dix misérables billets de cent euros.

Et cette petite pécore de Nadine, prête à se faire défoncer le cul par la première queue qui passe... Ça ne m'étonne pas qu'elle ait payé une pute. Est-ce elle qui lui a brouté le minou ou la pute qui a fourré sa langue dans ses trous? L'embrasser,

moi? Cracher dans sa jolie petite bouche, oui; lui pisser dedans, avec plaisir!

Et tous ces hypocrites: Pierre, Chloé (ces deux-là, je les soupçonne de fréquenter les clubs échangistes); Nicole, Alain... j'aimerais les voir à poil, tiens, lui, avec sa bedaine cinquantenaire, il doit avoir du mal à lui fourrer la bite dans la chatte.

Romuald... Mon «amant» secret... Les longues séances de pose, la nudité de mon corps agenouillé sur le lit... J'aime ses mains, quand il me plie ou me redresse pour capter une ombre, un volume tiède... Ma beauté le détruit. Son amour est sans retour possible; je ne veux de lui ni dans mon lit ni dans ma vie... Qu'il se masturbe sur les photos, comme il avoue le faire en sanglotant, cela me trouble et m'excite, mais c'est de mon image qu'il est amoureux et par son regard que je jouis.

Non, décidément, seul Christian m'intéresse. Nous sommes deux prédateurs se partageant un même territoire de chasse.

3. Christian

Cet homme sans visage dessine des ombres sur le mur de sa vie. À sa façon, il raconte des histoires; les personnages naissent du clair-obscur des rencontres.

J'avais donné rendez-vous à Nadine dans un bar près des Halles, «Au Cœur couronné», un lieu stratégique, avec deux terrasses; j'étais assis à l'intérieur, afin de surveiller les deux à la fois. Elle s'est installée en bordure du trottoir de rue de la Ferronnerie. Nerveuse, fumeuse, elle croisait et décroisait ses jambes sous sa jupe, que j'avais exigée courte. J'avais également précisé: «Pas de culotte, je te veux accessible.» En fait, je m'en fous bien des sous-vêtements, mais cette absence en accroissant sa gêne renforce mon excitation. «Tu es un pervers polymorphe», avait déclaré une de mes maîtresses, autrefois. J'ignore encore si, dans sa bouche, cela sonnait comme un compliment ou comme une défaite. «Un pervers est polymorphe par essence, ma chère, avais-je rétorqué, alors que les obsessionnels sont monotâches par destination, donc ennuyeux.» C'est dans la variété des situations que je trouve mon inspiration – j'organise des «soirées» pour couples en mal d'exotisme intérieur.

Nadine m'intéresse: sous ses airs provocants, je la crois

fleur bleue; cette histoire de prostituée est inventée de toutes pièces: elle l'a tirée d'un scénario que j'ai mis au point pour un couple bobo du 11^e arrondissement; jusqu'au prénom, Marie, qu'elle a repris. Je suis intrigué: comment en a-t-elle eu connaissance? Coïncidence? Je sévis sur Internet sous un nom d'emprunt à la con (Méphisfaust) et n'accompagne jamais mes annonces de photos. Donc, soit Nadine connaît Bruno et Cécile, soit ces deux-là ont mis en ligne, sur «Sensationpointnette», un des sites spécialisés dans le BDSM, le récit de leur petite aventure. Ce sera facile de vérifier. Quelle que soit l'explication, Nadine navigue – en cabotine, certainement – dans les eaux troubles du sexnet.

Je ne suis pas mécontent de ma petite pêche d'hier soir, chez Sabine – celle-là m'intéresse au plus haut point: tellement narcissique qu'on pourrait éclairer une ville avec son clitoris. Nadine a mordu à l'hameçon des mille euros. Quand je l'ai appelée cet après-midi, elle a tout de suite accepté ma proposition. «C'est pour moi une expérience limite, mais je tiens à la faire.» À d'autres! Elle veut partir en voyage «ethnique» au Ladakh, mais il lui manque une bonne poignée d'eurokopecks pour se payer son rêve interculturel; je l'ai appris par sa meilleure amie.

Attention, ma petite Nadine: c'est parti!

Dring dring. Elle fouille dans son sac, à la recherche de son portable. Eh eh! nerveuse... Elle en oublie de croiser les jambes; pour son voisin de droite, apparemment, le spectacle ne manque pas de charme!

– Nadine, c'est Christian.

– Chris... tu es où?

– Tais-toi. Contente-toi d'exécuter mes consignes. Le type à côté de toi te reluque. Fais en sorte que ta jupe remonte de

cinq centimètres, qu'il puisse bien voir ta chatte. Interdit de croiser les jambes.

– Tu es fou... Je ne peux pas...

Je raccroche. La petite fleur bleue vacille dans son vase. Mais l'attrait des mille euros est plus fort que sa bonne éducation; elle se trémousse sur sa chaise et, mine de rien, entrouvre les jambes pile dans l'axe du voisin voyeur.

Sous son chemisier en soie légère (pas de soutien-gorge, évidemment), on voit les pointes durcir... Elle commence à se prendre au jeu, d'autant que le mâle n'est pas mal. Petit coup d'œil à la dérobée, sac qui tombe, dont elle extrait un bâton de rouge à lèvres (et l'inévitable miroir, complice des grandes manœuvres séductrices). Elle sait y faire. Le mec sourit, pas dupe.

– Nadine, lève-toi, regarde-le bien en face et descends aux toilettes. Laisse-le faire; il prendra l'initiative.

J'ai raccroché avant qu'elle puisse protester. Je la sens au bord de la fuite. Tout se joue en cet instant – d'un côté, son trouble désir, sa propre fiction; de l'autre, sa petite vie de prof de lettres s'écoulant sereine entre les copies de bac et le roman qu'elle n'écrit jamais tant elle souhaite le vivre.

Une Nadine fière femme sensuelle se redresse en bousculant la table. Elle sourit au bellâtre. Passe à côté de moi; sa main effleure mon épaule. Descend l'escalier. Quelques minutes plus tard, l'homme suit.

La nuit est tombée. Nadine marche à mes côtés.

– Merci pour ce délicieux repas.

– Rassure-toi: je prends en charge les frais annexes.

– Ce que tu peux être mufle, tout de même!

– Écoute bien: à mille euros, une pute, aussi distinguée

soit-elle, ne doit jamais dire du mal de son client. Économisons les politesses et les hypocrisies. Il t'a baisée?

– Non. J'étais devant le lavabo, côté femmes, à me recoiffer. Il est entré, s'est collé à moi, a pris mes seins, en a pincé les pointes... Je mouillais terriblement... Une de ses mains est descendue à mon sexe; il a plongé un doigt dans ma mouille, l'a sucé en vérifiant dans le miroir que je n'en perdais pas une miette. M'a souri et murmuré, en me léchant l'oreille: «Salope.» C'était un compliment, ça ne faisait aucun doute.

Nous sommes devant le musée de l'Érotisme, place Blanche.

– Tu vas découvrir un endroit étonnant, mélange d'authentiques chefs-d'œuvre et de vulgarité. C'est dans cet «écart absolu», comme disaient les surréalistes, que se situe la vraie poésie.

Au troisième étage, un couple fait semblant de s'absorber dans la contemplation d'un lingam d'au moins trente centimètres. L'objet est un faux, la copie d'un artefact ancien découvert sur un site maya.

– Approche-toi du couple et accroupis-toi pour regarder la vitrine du bas.

La femme, la cinquantaine charnue, porte une jupe noire très courte, en cuir, ainsi qu'un chemisier ajouré dont l'entrebâillement découvre de larges portions de mamelles molles. Elle se rapproche de Nadine jusqu'à toucher son épaule d'une jambe. L'homme, belle prestance, cheveux blancs, est passé de l'autre côté. M'empêche de bien voir. Je me place devant une vitrine, contenant des cendriers en forme de vulve, qui reflète la scène. L'homme a sorti sa queue, Nadine la suce; sa main droite disparaît sous la jupe de la femme, dont elle triture le sexe; c'est ce que je déduis du trémoussement ridicule qui la secoue. Un autre couple, jeune, arrive dans la pièce. La fille,

très jolie, jette de fréquents coups d'œil vers le trio, ses beaux yeux myosotis écarquillés sur l'impossible.

Le tableau se déconstruit. Nadine me rejoint. Elle essuie discrètement ses lèvres avec un Kleenex. Je dis, à haute et intelligible voix:

– Salope!

Trois couples attendent à la porte du Sheitana – un club chic et cher, avec petit jacuzzi, hammam et sauna. Ils se jaugent, discrètement.

– Dans l'échangisme, les choix s'établissent selon des critères invariants: beauté des corps, jeunesse, endurance. C'est du darwinisme sexuel. De temps en temps, une femme se lie à un mâle que rien, a priori, ne distingue des autres vacuités: ventre mou, cheveu rare, peau poisseuse... Pourquoi lui? J'ai plusieurs explications: l'une ressortit à la biologie, l'autre est sociologique, la troisième culturelle.

Nadine est visiblement gênée. J'ai parlé tout haut; les autres me regardent, un peu mal à l'aise. Dans la rue, les passants jettent un regard d'envie – ou de réprobation. La porte s'ouvre; le patron, chemise noire ouverte sur une poitrine velue, s'excuse du retard. Un problème de vestiaire.

– J'ai envie de faire pipi...

– Les toilettes sont juste en face.

Je ne précise pas que la porte vitrée est munie d'une glace sans tain. Dès que Nadine est entrée, cinq ou six couples se collent devant, en gloussant. Elle s'assoit sur le siège, écarte les cuisses et se branle le clitoris tout en pissant. Si la vie est supportable, en fin de compte, c'est qu'elle est remplie de ces petits imprévus qui justifient le mal qu'on se donne à la gagner.

– Ah la salope! dit un mec à côté de moi, mi-rigolard mi-admiratif.

Quand elle sort, je prends Nadine par le bras, assez rudement, et l'entraîne vers la sortie.

– On s'en va déjà ?

Elle est déçue, ce qui est prévisible.

Je lui tends une enveloppe contenant deux billets de cinq cents euros.

– Le prix du péché, ma jolie.

– Mais...

– Tu discutes ?

Dans la rue, je lui balance une gifle, courte et cinglante, mais peu douloureuse.

– La contrainte du jour, c'était le mot « salope » prononcé trois fois. Le troisième te rend ta liberté : tu ne m'appartiens plus.

Je lui tourne le dos sans un au-revoir.

Finalement, une bonne affaire.

4. Chloé

*J'aime mes seins. J'aime qu'on les regarde,
qu'on les touche. Dans les clubs,
je ferme les yeux pour mieux sentir les mains en
cerner le volume. Comme un sculpteur de vent.*

Comment en est-on arrivé là ? C'est Pierre, bien sûr, qui a tout inventé. Jusqu'à ce prénom, réminiscence de lectures adolescentes. Mais ce serait trop facile de me définir en victime : en devenant public, mon corps s'est étendu – je ne veux pas dire que j'ai grossi, mais cette plénitude physique est difficile à transcrire avec des mots : comme les musiques dites « amplifiées », mes sensations s'étendent au contact des chairs frôlées ou chevauchées dans l'anonymat.

J'aime sentir un corps se plaquer contre moi dans le jacuzzi – les mains qui remontent de mon ventre à mes seins pour les emprisonner. Je dessine mentalement les volumes de l'homme, de ses cuisses collées aux miennes à sa bouche qui aspire des gouttes d'eau sur ma nuque. Et sa queue contre mon cul, qui enfle et palpète. Je m'abandonne, les yeux fermés, écoutant sa respiration et les halètements des groupes qui se caressent dans le grand bassin. Il me déploie. D'autres hommes, parfois des femmes, se joignent à nous, des bouches s'activent sur mes

mamelons, à la limite des eaux. Pour me retenir au monde qui bascule, j'empoigne des verges, comme des rames de naufrage. Les corps me portent, je suis une barque rayonnante, un radeau de sensations. Une bouche cherche mon sexe, d'autres mains, d'autres corps me cernent. Cette tension extrême me perd et me remplit de moi-même.

Je ne dis jamais non. Étrange. Des hommes pour lesquels je ne ressentirais aucune attirance dans la rue, des femmes peut-être laides disposent de moi. Je suis publique, offerte. C'est le don sacré. Christian l'a évoqué avec justesse l'autre soir. Sabine, notre suffragette universitaire, ne supporte pas que l'on puisse considérer la femme comme un « objet », fût-ce avec son consentement. Elle ignore qu'en devenant objet des autres je suis pleinement mon propre sujet. Prostituée aussi, puisque Pierre me paie, à chacune de nos sorties. Cent euros. Comme la pute de Nadine. Curieuse, non, cette coïncidence ? D'autant que sa Marie ressemble comme deux gouttes d'eau à celle du récit que Pierre m'a fait lire sur Sensationpointnette, le site où il a mis une annonce.

– Il y a du Christian là-dessous, j'en jurerais. Cécile qui arpeute la rue Blondel à la recherche d'une prostituée, cette Marie en majesté (cuir, fouet, menottes), sans doute sublime dans la bruine nocturne. Bruno jouant les touristes de passage, tout cela est trop narratif ; j'y perçois la griffe d'un maître !

– Mais pourquoi Christian ?

– C'est le meilleur. Il vit, plus qu'avec aisance, de ses scénarios ouvragés comme des dentelles du Puy. Je l'ai appris par recoupements, car l'animal est prudent ; mais il ignore que nous fréquentons Bruno et Cécile dans le cadre de nos petites réunions souterraines.

Pierre fait allusion à un donjon de pierre blanche, enfoui très loin dans les profondeurs du coteau du val de Loire ; s'y

organisent, régulièrement, des cérémonies de chair auxquelles il me contraint de participer. Bruno et Cécile sont venus à plusieurs reprises, pour le jeu des miroirs plus que pour la chaleur de la cire sur le ventre ou le claquement du *fogger* sur les cuisses. Je me souviens d'une séance où l'on nous avait attachées, Cécile et moi, et maintenues les bras tendus par la corde. Patrick, le maître de cérémonie, avait tenté d'installer des pinces sur les seins de Cécile, pressés contre les miens. Nos yeux étaient bandés, mais je devinais à travers l'étoffe sa bouche crispée sur la souffrance muette (interdit de parler ou de crier), je sentais contre ma poitrine son cœur palpiter comme un animal affolé. Totalement excitée, en pleine terreur.

Évidemment, les pinces sont douloureuses, mais très supportables quand on n'est pas aveuglée par le masque ou le bandeau. C'est la conjonction de la perte d'un sens et de l'exacerbation d'un autre qui amplifie (là encore, le mot juste) la sensation. D'ailleurs, après une séance, on ne conserve aucune marque sur le corps : Patrick est totalement fiable !

Cécile n'avait pas supporté. Elle avait tellement gigoté que Patrick avait écourté la scène. Elle avait ensuite pleuré dans mes bras, longuement. Je lui avais caressé les cheveux – et passé une main furtive sur la fente, trempée, preuve de sa jouissance et de son désarroi. J'imagine que, dans la vie, Cécile est chef de service dans une administration ou responsable de projet dans une *team marketing* : elle manage, s'agite, remplit son quotidien de mille et un soucis dérisoires. Là, dans le silence sépulcral d'un lieu hors d'atteinte, elle n'était livrée qu'à elle-même, à ses peurs et à ses désirs primaires.

Bruno, bel homme raffiné, n'avait pas dit un mot. Il se plaça à la droite de Cécile ; dans ce nid de douceur, elle s'abandonna pour finir par s'endormir.

– Comment Nadine a-t-elle eu connaissance de l'aven-

ture de Cécile? me demanda Pierre, dans la voiture, alors que nous rentrions de la soirée chez Sabine. Et construire sa propre fiction sur celle de Christian...

– À moins qu'elle ne soit devenue personnage dans un scénario de notre maître diabolique, ai-je suggéré en souriant.

Les rues de Paris étaient désertes en ce début d'été. Quelques rares véhicules nous croisaient, dont je ne parvenais pas à discerner les occupants. Ces heures qui précèdent l'aube sont propices à de petits tableaux furtifs: un conducteur qui tripote la chatte de sa passagère, aux cuisses largement ouvertes; un jeune mec, la bite dressée, se faisant sucer à un feu rouge. Je me souviens d'un couple, que nous avons rencontré chez Sorlut. L'homme avait confié le volant de sa luxueuse limousine à Pierre et, à l'arrière du véhicule, il m'avait baisée tandis que nous roulions au pas sur les boulevards, entre Pigalle et Blanche, zigzaguant entre les véhicules et les noctambules. Le corps enfoui dans la banquette en cuir, le visage collé à la vitre, j'étais doublement pénétrée d'une bite dans mon sexe et du regard des passants incrédules dans mes yeux. J'ai joui intensément cette nuit-là.

– Nadine? Pourquoi pas, après tout? Romancière ratée, il serait logique qu'elle se recycle comme personnage dans l'histoire d'un autre... Mais probablement à son insu: Christian ne le lui révélera qu'à l'instant de la *chute* finale.

Ce mot évoquait dans la bouche de Pierre une apocalypse ricanante; Christian sait mieux que personne ajouter à la défaite de ceux qu'il manipule la dérision de sa propre victoire, pour la restituer, comme en hommage, à ceux qui en furent les acteurs malheureux.

5. Alain

Pour Alain, les nombres vivent une existence autonome, dont nous ne sommes que le pâle reflet. Pythagoricien post-moderne, il voue un culte étrange à la combinatoire médiévale des carrés magiques, y associant les rituels amoureux.

– Nicole, comment as-tu trouvé cette soirée chez Sabine?
 – Ç'a un peu dérapé, non? Cette proposition de Christian – toujours aussi provoc, celui-là – de payer l'une d'entre nous comme une vulgaire prostituée...

– Ah, je t'arrête, tu as dit que la prostitution n'était vulgaire que par la présence du proxénète, et non condamnable en elle-même.

Nicole sourit. La mémoire d'Alain est impitoyable; elle enregistre tout, de la plaque minéralogique d'un ami de passage à la phrase la plus anodine prononcée lors d'un dîner, dix ans auparavant.

– Nadine m'a un peu surprise avec son histoire de prostituée. Tu y crois, toi?

Sans lui répondre, Alain a saisi une feuille de papier.

– Quand nous sommes arrivés, Christian était déjà là, tu t'en souviens?

– Tu ne m'as pas répondu...

– Attends un peu, tu vas comprendre.

Alain inscrit 1 et 2 dans la grille qu'il venait de tracer.

– 1, c'est Sabine: puisque c'est elle qui recevait, elle était là la première!

	1	
		2

– Nous sommes arrivés en 3 et 4; tu es entrée devant moi.

Alain inscrit les deux nombres:

	1	
3		
4		2

– Et Nadine a sonné quelques minutes après nous; je devrais donc l'inscrire en 5:

	1	
3	5	
4		2

– ... ce qui ne satisfait pas à l'ordonnement de la soirée; donc je décale Nadine en 6:

	1	6
3		
4		2

– ... Romuald, le photographe, en 7. Chloé et Pierre en 8 et 9 – ils sont arrivés en retard, comme toujours; lui s'est effacé pour la laisser entrer; de ma place, je voyais bien le couloir.

8	1	6
3		7
4	9	2

– Et alors, où veux-tu en venir?

– Es-tu d'accord avec moi sur la disposition des invités autour de la table?

Nicole observe un instant la figure.

– Oui, c'est possible... Je n'ai pas vraiment fait attention, tu sais! Je me souviens que Chloé était à ma gauche et toi à ma droite, effectivement.

– Ne manque que le numéro 5, l'absente: Marie, la prostituée, que je place dans la case centrale de la grille, comme elle fut au centre de la soirée.

8	1	6
3	5	7
4	9	2

Nicole, intriguée, examine la figure.

– Ne me dis pas que c'est un carré magique!

– Si, et des plus intéressants, le seul d'ordre trois, qui contient tous les entiers naturels inférieurs à dix... Les Chinois le nommaient *lo-shu*.

– C'est dingue, tu en vois vraiment partout!

Nicole est sidérée, presque inquiète à dire vrai. Les théories d'Alain sur la structure mathématique de l'Univers, les Nombres autonomes et la pensée néo-pythagoricienne, qu'elle prenait jusqu'alors pour un doux divertissement de philosophe, en débordant sur leur vie se colorent d'ombres inquiétantes.

– Je n'en vois pas partout! se défend Alain. Je pense que *quelqu'un*, Christian probablement, a demandé à Sabine d'installer les invités selon cet ordre, qui ne doit rien au hasard. Ce que confirme le récit de Nadine sur ses rencontres avec Marie: "On s'est revues **cinq** fois." Pourquoi en préciser le nombre, sinon pour signaler le chiffre manquant, la pièce essentielle du puzzle? Par cette histoire de rendez-vous avec une prostituée – vraie ou fausse –, Nadine se révèle complice, consciente ou non de son rôle, de l'ordonnateur de la soirée; de plus, la distribution des invités constitue une sorte de message crypté à mon intention, puisque j'étais la seule personne susceptible d'en repérer immédiatement le motif. Quel est le dessein d'ensemble, ça je l'ignore. Le seul élément de réponse que nous apporte la figure, c'est *quinze*, la somme constante du carré. Mais quinze quoi?

6. Romuald

À travers son objectif, Romuald recompose le regard, dans la singulière emprise des difformités externes. Ici, le corps de Marie, traversé par les épines de métal, est une image ultime et déchirée.

Étrange soirée, en vérité! Qui avait lancé l'invitation? Sabine... Ce n'est pas son genre de réunir autant de monde sans un motif avéré. Christian? Il faudrait alors imaginer une « machination », où chacun de nous jouerait à son insu un rôle déjà écrit. Nadine? Pourquoi m'a-t-elle demandé d'apporter ce godemiché ridicule – que j'ai dû acheter à la va-vite dans un sex-shop de la rue Saint-Denis.

Le comportement étrange d'Alain, griffonnant nerveusement des grilles de chiffres sur le carnet qui ne le quitte jamais, pourrait laisser supposer une complicité à cette mascarade, mais je ne le vois guère en Méphisto mondain déplaçant les pions sur l'échiquier de la soirée.

Et moi, dans tout cela? Affolé de désir comme un collégien pour une femme de papier glacé, je ne vis que par la focale de mon appareil, qui me livre à elle bien plus que je ne la possède. La garce jouit de mon humiliation autant que je souffre de cet amour impossible.

Nadine et Marie, je les imagine enchevêtrées, hiératiques, sublimes, courbe contre courbe dans la lumière rasante du crépuscule... Quelle étrange coïncidence... Il ne peut s'agir d'une autre; à la description qu'a faite Nadine de l'appartement de Marie, j'ai reconnu le cadre familial de mes «petites scènes d'enfer», comme elle dénomme plaisamment mon travail sur la chair et le métal.

Cela fait presque un mois que je n'ai plus de nouvelles de Marie: chaque fois que je téléphone pour un rendez-vous, je tombe sur son répondeur, et elle ne rappelle jamais...

Pendant la dernière séance, elle était très agitée, une vraie pile électrique; tout était prétexte à chamaillerie. Pas son genre, pourtant.

– Ça me rentre dans les fesses, tes grosses pointes... Aïe! ça pique!

– Arrête de gigoter, la photo va être floue...

– Tu es un monstre, mon petit Romuald... Je ne sais pas pourquoi j'accepte ces séances de torture qui me laissent des torticolis et des courbatures insensés.

– Pour l'argent, ma chérie. Je te paie et tu m'obéis. Reprends la pose!

J'avais écourté la séance après quelques clichés – quinze précisément – tous magnifiques, même ceux où le bougé avait créé un flou de mystère.

Ce qui ne laisse pas de m'inquiéter, c'est de savoir Marie parfois imprudente dans ses choix: il lui arrive d'aller très loin avec ses clients. Une fois que je m'étonnais de scarifications sur ses fesses, elle avait eu un geste de la main désinvolte:

– Oh, ce n'est rien! C'est X. Il m'a travaillée au scalpel. Mignon, non?

Non, je ne trouvais pas cela «mignon» du tout, ni la trace,

effroyable, ni la scène que j'imaginai dégradante à l'extrême de ce pervers incisant la peau d'une putain.

– Méfie-toi, un jour, il pourrait bien ne pas se contenter d'inciser...

Marie était partie d'un grand éclat de rire et était venue m'embrasser. Sa langue s'était enroulée autour de la mienne avec une rare volupté – je regrettais de ne pouvoir filmer l'intérieur de nos bouches, à la poursuite de ce ballet de salive.

– Tu sais, les prostituées n'embrassent pas leurs clients. C'est une faveur rare que je te fais.

– C'est que je ne suis pas ton client, mais ton employeur.

C'était la plus stricte vérité: je versais à Marie un salaire régulier pour les séances de pose, avec déclaration urssaf et feuille de paie. Elle avait eu une moue adorable:

– Dans ce cas, c'est encore plus grave: harcèlement sexuel au travail, je vais porter plainte!

Je l'avais poursuivie dans l'appartement et, l'ayant rattrapée, bousculée sans ménagement sur un divan bas. Ce fut d'une sauvagerie insensée, à laquelle je ne participais que pour l'empêcher de déborder des limites convenues; Marie se délivrait dans l'étreinte d'une peur trop forte pour s'évacuer dans la confiance.

– Je crois que j'ai fait une *grosse* bêtise, me dit-elle simplement en me raccompagnant à la porte.

Depuis, j'étais sans nouvelles. Et voilà que Marie resurgissait dans le récit de Nadine comme une photographie de David Hamilton, un peu naïve et pourtant attachante: par la seule description du décor, chacun autour de la table s'était inventé un petit cinéma intime où les deux corps basculaient dans une étreinte fatalement sublime. Que Marie acceptât de faire l'amour avec des femmes en mal de sensations tarifées,

je le savais depuis longtemps – j’avais même photographié, pour une de ses clientes, une séance où les assauts réciproques ressemblaient plus à de la lutte gréco-romaine qu’à de tendres caresses entre dames de bonne éducation. Sa cliente avait exigé de moi que je lui restitue la pellicule en même temps que les épreuves et je n’avais gardé, avec son accord, que deux clichés : l’un où le mouvement des quatre jambes emmêlées évoquait *le Grand Verre* de Marcel Duchamp ; l’autre où le visage de Marie, déformé par le miroir au travers duquel je l’avais photographié, ruisselait des humeurs de sa partenaire : elle exprimait à la fois le dernier degré du renoncement de soi et l’extase la plus élevée ; on eût dit une mystique de grand vol, une Angèle de Foligno sublimée par la chair. J’avais placé cette photo, dans mon album personnel, en vis-à-vis d’un cliché couleurs de Sabine, garce hermaphrodite dans le jardin des tentations en Cibachrome.

7. Nicole

*La chevelure de la femme, des algues
sur l’estran de son ventre : Nicole, les bras
bien à plat sur le chintz du lit
de cette médiocre chambre d’hôtel,
comme absente à son propre corps.*

Nicole se perd dans les couloirs de la Sorbonne, à la recherche de l’amphi IV où doit se dérouler la conférence de Sabine : « De la victime émissaire à la femme sacrifiée ». Suite aux révélations d’Alain – pour une fois non fantasmées – sur l’ordre choisi des invités de la soirée, elle se demande pourquoi Sabine a tellement insisté pour qu’elle assiste à sa conférence, point d’orgue de ses recherches sur la femme et le sacré dans l’histoire. Nicole n’a jusqu’alors manifesté qu’un intérêt poli, redoutant plus que tout ce ton professoral que prenait la conversation dès que quelqu’un abordait le sujet :

– Sabine, où en es-tu dans ta thèse ?

Et c’était parti pour une heure de discours, en continu. Sabine, le regard vague, sans doute répétant intérieurement son cours du lendemain, abreuvait les imprudents de détails sur d’obscures sectes gnostiques ou des rituels de fertilité, au demeurant pittoresques, pratiqués au XII^e siècle par des tribus

Varègues installées sur les rives d'un affluent de la Neva.

Lorsqu'elle parvient à l'amphithéâtre, elle a un bon quart d'heure de retard. Sabine, en tailleur strict, très à l'aise sur l'estrade, a déjà entamé sa conférence avec le bel appétit intellectuel que Nicole lui concède – à ce sujet, elle ressent d'ailleurs une sorte de complexe d'infériorité et elle se demande si, pour Sabine, elle ne constitue pas une vivante illustration de son propos sur la dérive de l'histoire au travers de celle de la femme.

– ... Peu de chercheurs se sont intéressés à ce sujet, pourtant essentiel, du rapport entre féminité et sacré, comme si un vaste complot intellectuel avait jusqu'ici masqué cette évidence: la faillite de nos sociétés modernes ressortit à la défaite de la figure matriarcale symbolique.

Quelques protestations dans l'assistance, que Sabine écarte d'un sourire avant de poursuivre:

– Il est étrange qu'à une époque où l'on peut tout dire sinon tout faire avec une totale liberté, les préjugés les mieux ancrés demeurent plus vivaces que jamais quant aux questions fondamentales, au premier rang desquelles l'éviction progressive de la femme en tant que figure centrale du sacré. Cette évolution culminant dans le christianisme, qui a escamoté le culte de la mère par celui du fils, véritable tour de passe-passe religieux dont les conséquences néfastes influent toujours sur nos sociétés dites évoluées.

Quelques auditeurs se lèvent, en faisant claquer leur siège. Nicole profite du brouhaha pour se glisser sur un strapontin, au premier rang. Sabine, un peu désemparée par les réactions du public, lui adresse un fugace signe d'amitié.

– Il semble que certains auditeurs aient été choqués par mes propos. Je le suis plus encore par leur attitude, qui offense et les convenances et la science.

Le calme s'étant rétabli, Sabine peut développer sa thèse, il est vrai en rupture avec la conception moderne du sacré, héritée du structuralisme à la mode Lévi-Strauss.

– Pour moi, avait-elle dit lors d'un déjeuner en tête à tête avec Nicole, tant que l'on ne replacera pas la femme au centre symbolique du monde, toutes les tentatives de «libération» sont vouées à l'échec.

– Tu exagères un peu, tout de même! Ni toi ni moi ne sommes cantonnées à la surveillance d'une marmaille, à la préparation des repas et au ménage pendant que nos mecs s'avachissent devant la télé à regarder des inepties.

– Mouais... Je veux bien concéder une évolution sociale favorable, mais fragile. Regarde en Iran ou même dans certains états américains, comme l'Utah ou le Texas; une brutale régression du statut de la femme accompagne toujours la montée de l'intégrisme religieux.

La thèse centrale de Sabine repose sur cette reconquête nécessaire du sacré, qui restituerait en figure centrale la femme rayonnante et bienfaisante réparant les désordres du monde par la réconciliation des sexes.

Nicole raccroche à la conférence:

– La notion de «victime émissaire», clairement exposée par René Girard dans son ouvrage sur *la Violence et le Sacré*, évacue, à mon sens, la question de l'identification sexuelle de la victime: du *pharmakos* des cités athéniennes aux prisonniers de guerre des Tupinamba, René Girard n'envisage que la fonction de la victime, qui est de rétablir l'équilibre de la communauté, un instant menacé, par le supplice d'un *autre* qui soit ni totalement étranger ni trop intégré au groupe social. Il y a pourtant là les prémisses d'une théorie féconde:

l'apparition de ce sacrifice, souvent cruel, signale la disparition du matriarcat. C'est flagrant pour les cités antiques, cela peut paraître plus étonnant pour les sociétés dites primitives, mais les descriptions de cannibalisme rituel en Amazonie ou ailleurs nous sont transmises par des Occidentaux, souvent de seconde main. Il faudrait faire la part entre la réalité et l'affabulation, le rôle de l'interprète, le souci de plaire au Blanc, celui de ternir l'image d'une tribu voisine, etc.

Quelques personnes applaudissent. Nicole remarque une très belle fille installée à sa droite, qui dévore littéralement l'oratrice des yeux, laquelle semble d'ailleurs utiliser le regard de son étudiante comme *feed back* de l'efficacité de son discours sur l'assistance.

Sabine conclut sur des propos que Nicole a entendus mille fois :

– C'est dans ce glissement de la victime émissaire masculine à la femme sacrifiée par l'ordre patriarcal que l'on peut lire la plus grave défaite de l'humanité. Si les mythes conservent la trace de l'Éden, c'est bien souvent en négatif d'une réalité aujourd'hui difficile à cerner : dans le Jardin primordial, le Serpent de la connaissance pousse Ève à la transgression non pour plonger l'humanité dans la déchéance mais pour tenter de préserver un ordre ancien condamné par une divinité masculine conquérante.

Tandis que le public s'écoule lentement vers la sortie – Nicole, surprise d'une telle assistance, prend conscience de la notoriété de Sabine –, l'étudiante s'approche de l'estrade et échange quelques mots avec la conférencière. Nicole est troublée : la chevelure de la jeune fille lui renvoie l'image d'une autre femme, dans le cadre anonyme d'une chambre d'hôtel.

C'était il y a deux mois. Alain fantasmait depuis longtemps sur une expérience «entre femmes», dont il ne serait, disait-il, que le spectateur. Il l'avait invitée ce soir-là au restaurant ; avait su se montrer charmant, charmeur, attentif – bref, délicieux. Au dessert, il avait lancé la proposition :

– Tu sais, je connais une fille qui fait *ça*...

Nicole, un peu éméchée, avait fait l'innocente :

– Qui fait *quoi*?

Alain s'était penché vers elle pour chuchoter :

– Elle aime les femmes... et accepte de faire l'amour en présence du mari à condition qu'il ne se mêle pas à leurs jeux. Ça te tente?

Nicole avait ressenti un léger vertige de l'alcool bu et de cette perspective pour elle inconcevable d'un corps de femme associé au sien dans une sorte de simulacre amoureux... La tentation avait pourtant été plus forte que la répulsion.

– ... Je veux bien, pour toi...

Tout s'était enchaîné, très vite. Alain avait composé un numéro sur son mobile et, après un bref échange, s'était tourné vers elle en souriant :

– Elle nous attend...

– Eh là ! tu ne perds pas de temps, toi, avait-elle répondu en gloussant. Et puis, zut, autant le faire maintenant... Je ne veux pas mourir idiotte!

Moins d'une demi-heure après, elle s'était retrouvée dans les bras d'une femme très belle, qui avait su l'appriivoiser, la détendre par des caresses subtiles. L'avait déshabillée, transformant chaque étape de ce qu'elle aurait dû considérer comme une défaite en un petit théâtre malicieux où se glissait beaucoup d'invention et une grande tendresse.

Elle l'avait étendue, nue, sur le couvre-lit et avait balayé

son corps de sa chevelure si fine qu'elle en paraissait comme liquide, et ce doux mouvement de marée avait brisé en Nicole les dernières barrières qu'une éducation avait jusqu'alors dressées contre les désordres sentimentaux.

Elle avait joui sous les doigts experts de la femme, sous ses caresses légères et ses explorations sauvages. Peut-être n'avait-elle jamais connu le plaisir auparavant, au point qu'elle se sentait quelque peu coupable envers Alain, qu'elle devinait attentif, assis dans la pénombre chiche d'un abat-jour démodé, au glissement des corps l'un sur l'autre dans le plus extraordinaire silence. Oui, c'est cela qui la submerge encore au souvenir de cette unique nuit : cette absence de bruit autour et en elles, comme si le plaisir échangé se devait d'être contenu dans le silence des corps au risque de se perdre à tout jamais.

Depuis, elle n'avait jamais évoqué avec Alain cette unique rencontre ni son désir – parfois violent et toujours lancinant – de retrouver les bras d'eau claire qui avaient su si bien la noyer de bonheur.

Et elle se demande, tandis qu'elle chemine sur le trottoir de la rue des Écoles, si cette jeune femme aussi experte que raffinée ne serait pas Marie, la prostituée, l'énigme récurrente et centrale de la soirée chez Sabine, selon la disposition voulue, et quelque peu perverse, des invités autour de la grande table de verre.

8. Li-Anne

Centaure chevauché/chevauchante, Li-Anne déploie ses ailes dans l'espace du désir, comme d'autres anges dans le ciel de la rédemption.

Je me suis inscrite au cours de Sabine l'an passé, fortement incitée par Christian, à qui j'avais parlé de mes errements universitaires.

– Tu ne vas pas faire hôtesse dans ce sauna toute ta vie. Laisse-moi t'orienter.

Dans sa bouche, le mot évoquait les files d'attente de l'ANPE autant que les théories de dromadaires dans un désert plombé de chaleur, voire l'éclat ravivé d'une perle rare.

Chez Christian, chaque mot est choisi avec soin, chaque geste peut rassurer ou blesser. Nous étions étendus côte à côte sur un des lits du club, après une séance de « massage » plutôt acrobatique et exténuante – pour les deux. Il me caressait doucement le dos ; de la langue, il cueillait quelques gouttes de sueur à ma nuque. Tout était paisible en cette fin d'après-midi et je me demandais bien pourquoi je ne jouerais pas ce rôle de courtisane bien payée jusqu'à ce que l'ennui ou les courbatures me *désorientent*... Pour l'instant, je ne voyais à cette activité que de l'agrément : le club était surtout fréquenté par des couples chics, la plupart venant se livrer à des cinq à

sept, s'isolant dans les petites niches, ou exhibant leur plaisir sans retenue, selon les tempéraments. Le club est astucieusement agencé pour que toutes les fantaisies puissent s'y accomplir; notre rôle consiste à accompagner ceux qui le désirent (hommes, femmes ou couples), moyennant un supplément sensible sur la note.

Évidemment, ce sont surtout les hommes seuls qui font appel à nos services, mais il m'arrive régulièrement de m'occuper de couples, m'activant sur madame pendant que monsieur regarde, ou l'inverse, ou les deux à la fois: j'aime me lover dans leur tendresse, m'enivrer de leurs humeurs emmêlées; je n'éprouve jamais de lassitude ni de répugnance à quoi que ce soit. Certaines «hôtesses» ne travaillent le client que du bout des doigts, simulant avec plus ou moins de réussite un plaisir absent. Moi, je suis adepte de la vérité de la chair: si je n'éprouve rien, je ne cherche pas à le masquer, mais je compense cette absence de désir par une attention renforcée au plaisir de l'autre, avec cette distance affectueuse qui satisfait mieux qu'un orgasme de pacotille.

Christian fait partie de mes clients réguliers, non qu'il soit en manque d'affection, mais il aime je crois discuter avec moi après ou pendant la fornication, semblable en cela aux libertins du XVIII^e siècle, qui ne concevaient pas l'amour sans la philosophie, ni la sagesse de l'esprit sans les débordements du corps. Plus qu'au Divin Marquis, il me fait penser à Nerciat ou à Fougeret de Montbron: sa pensée n'est pas engluée dans les préjugés du temps; elle serait même trop libre de ses mouvements, un peu comme une luciole espiègle prenant plaisir à bousculer les idées les mieux reçues. Tel ce fragment ancien, dont une épreuve conserve la trace, dans le grand album secret du club.

– N'est-il pas singulier (il me pénétrait par derrière tandis qu'un inconnu me remplissait la chatte) qu'une jeune femme bien née comme toi éprouve du plaisir à faire la putain dans une cave?

– Ma naissance n'y est pour rien, Monsieur, répondis-je entre deux suffocations: c'est mon tempérament qui me porte aux excès et je suis libre autant que vous d'y donner cours ou d'en contrarier le flux.

L'autre homme nous regardait avec effarement, ne comprenant rien à cette rhétorique du bonheur: il était là pour se vider les couilles, et son esprit ne participait en rien de la fête, si tant est qu'il en eût. Plus tard, j'accentuais la pression de mon vagin autour de sa queue tout en réfutant un argument subtil sur la prédominance du salut sur la foi dans la philosophie de saint Augustin.

– C'est une erreur commune que d'attribuer à Augustin la paternité de la prédestination, réussis-je à haleter, tandis que les deux bites me pilonnaient les trous. L'homme est seul maître de la destinée de son âme... Ah, bon Dieu! que vous me bourrez bien, mes salauds!

Sur la photo que Marc, le patron du club, a prise à cet instant, Christian tient des rênes imaginaires, autant pour mener son attelage de chair que pour diriger par les subtilités du discours l'émergence de ma libre pensée. J'ai compris beaucoup plus tard, quand je suis devenue *familière* de Sabine, ce qui l'avait poussé à me jeter dans son destin, comme un chien fou qu'on lancerait dans une arène cruelle: autant la pensée de Sabine est linéaire et limpide, autant les motifs de Christian sont fragmentés et pénombés; son esprit baigne dans le paradoxe, seul mode de réflexion capable, selon lui, de donner sens au jeu de la vie.

– À ne plus croire ni en Dieu ni au Diable, il était fatal que l’homme se tourne vers lui-même et s’érige en divinité. Lorsque Paul de Tarse apostrophe les Athéniens: “Ne cherchez plus ce dieu inconnu dont la statue trône dans votre ville, je vous l’apporte”, ce n’est pas son Dieu qu’il convoque à l’orée du monde civilisé mais l’Homme moderne, désacralisé; Sabine dirait: la figure triomphante du Fils sur les décombres de la Mère. Aujourd’hui, on parlerait d’OPA réussie, de prise de participation majoritaire... En fait, une campagne d’intox exemplaire que nos brillants communicants seraient bien en peine d’égalier!

Je m’enivrais de ses mots comme de ses caresses. Je compris assez vite qu’il m’utilisait dans une guerre souterraine, sournoise et non déclarée, engagée depuis longtemps entre Sabine et lui. J’étais son agent de l’intérieur, comme il se plaisait à dire; la formule avait l’avantage de l’exactitude puisque je devins assez vite la maîtresse de Sabine qui, si elle affiche en public son dégoût des femmes, ne peut jouir en privé qu’entre leurs bras parfumés.

Christian pouvait-il prévoir que je tomberais amoureuse de Sabine, au point de «changer de camp»? À y réfléchir, je soupçonne que cette trahison entre dans ses calculs et qu’il en jouera subtilement pour nous défaire l’une et l’autre.

Si je dispose d’une chambre chez Sabine, je n’y vis pas en permanence: aussi bien elle que moi ne pourrions nous satisfaire d’une promiscuité qui effriterait dans l’ébrasement des jours la passion qui nous chavire. Hier soir, Sabine a insisté pour que je demeure chez elle: elle recevait des invités. Mais, précisa-t-elle tout de suite, elle ne souhaitait pas que je figure au canevas des intrigues qui, selon elle, allaient se nouer au gré des rancœurs et des complicités:

– Nous nous connaissons tous depuis si longtemps que nous ignorons qui nous sommes.

La formule, pour paradoxale qu’elle fût, dans la bouche de Sabine ne se colorait pas des mêmes sous-entendus que dans une stratégie mentale à la Christian: elle se contentait d’émettre une évidence, à savoir que de trop se fréquenter on finit par ne plus s’observer. C’est ainsi que les meilleurs amis du monde se découvrent des inimitiés, des langueurs ou des aspérités qui finissent par ruiner le bel édifice de leur complicité de toujours.

Sabine voulait que, de ma chambre, qui se trouve à l’exact aplomb de la salle à manger, je filme le déroulement du repas par un regard qu’elle avait fait ménager à cette fin, récemment, dans le plancher.

– C’est de l’espionnage, m’étais-je récriée, mi-amusée mi-choquée.

– Non, de la surveillance... Il y va peut-être de la vie de quelqu’un.

9. Marie

*Cette femme offrant aux passants sa nudité tout
en ployant sous elle comme une défaite, n'est
pas Marie, mais une rémanence d'elle.*

Marie, comme Li-Anne, avec laquelle elle partage le privilège d'être à la fois très publique et secrète, avait disparu depuis plus d'un mois. Nul, pas même Christian, qui l'utilisait fréquemment pour ses scénarios, ne savait ni le où ni le pourquoi de cette évaporation.

Christian, qui avait la clé de son studio du passage Brady, y venait fréquemment : la poussière se déposait sur le futon et les bibelots des étagères, le bois vernis de la croix de Saint-André, les lanières et les cordes – une sorte d'abandon des lieux signait comme une absence définitive de son occupante. Il en éprouvait une angoisse prégnante, bien qu'il la sût familière de ces escapades insensées. Plusieurs années auparavant, alors adolescente en rupture de famille, elle l'avait rejoint en stop dans une maison des Cévennes où il passait l'été ; elle avait débarqué un matin d'un semi-remorque, fraîche comme une rose dans sa robe à pois qui lui arrivait à hauteur de la touffe, balançant d'un bras léger un panier d'osier contenant son seul viatique : un gilet de laine et les œuvres complètes de Rimbaud dans la Pléiade. Dans ce vagabondage insensé

en compagnie de rudes écumeurs du bitume, son innocence l'avait protégée, plus sûrement qu'une armure. Quelques jours plus tard, elle disparaissait de nouveau : alors qu'elle s'absentait pour quelques minutes, une paire de ciseaux à la main, afin de cueillir des bleuets pour orner la table de ferme, elle était revenue, trois jours plus tard, après avoir visité les dernières communautés de la montagne de Lingas et participé à un rite cévenol dont elle tentait, en riant, de lui décrire les absurdes répons.

Christian avait fini par s'habituer de ce marnage adolescent, sans doute essentiel pour restituer à Marie sa grâce en l'affranchissant de la pesanteur des travaux et des jours. Lui revenaient en mémoire ces vers d'Hésiode : *« Les humains vivaient alors comme les dieux, le cœur libre de soucis, loin du travail et de la douleur. [...] Ils mouraient comme on s'endort, vaincus par le sommeil. Tous les biens étaient à eux. La campagne fertile leur offrait d'elle-même une abondante nourriture, dont ils jouissaient à leur gré. »*

Quand Marie avait embrassé – le mot était d'elle – l'état de prostituée, c'était pour assurer la continuité d'un espace qui, autour d'elle, avait une propension naturelle à se fragmenter. Elle était, pour ainsi dire, une vivante illustration du Chaos qui n'est pas absence d'ordre mais un ordre régi par des interactions, où les tourbillons particuliers engendrent des énigmes subatomiques. Dans les étreintes tarifées, elle prenait la mesure du monde et s'allégeait des nécessités qu'il engendre. Elle était belle de ses vingt-cinq ans et il ne lui semblait pas nécessaire de vivre au-delà de quelques siècles, c'est-à-dire, à son âge, demain.

*Ils mouraient comme on s'endort,
vaincus par le sommeil.*

Christian, si frivole dans ses amitiés, serrait les dents sur ce méchant distique d'un poète disparu depuis deux millénaires, craignant que le sommeil n'ait définitivement gagné la seule femme qui lui importât d'aimer.

C'est dans la chambre de Marie, qui jouxtait le studio, qu'il découvrit la photo : une femme assise au bord d'un lit, la tête rejetée en arrière, offrant au spectateur une poitrine triomphante tandis que ses bras, en appui sur le couvre-lit, projettent en avant un sexe rasé et un ventre plat. Il en fut troublé, autant par l'identité soupçonnée que par cette pose d'offertoire charnel : Cécile avait-elle poursuivi Marie de ses assiduités après cette rencontre qu'il avait organisée ? La pose suggérait sinon l'intimité avec la photographe, du moins une familiarité sensuelle non dénuée de provocation. Marie aurait alors entraîné Cécile dans des cercles plus ténébreux que les espaces intermédiaires où Christian guidait ses clients, là où des diamants noirs crissent sur des sépulcres de verre.

10. Alain

Alain griffonne des grilles et des scholies sur des nappes de restaurant, des tickets de métro, des notes de supermarché... Ses « papiers perdus », comme il les appelle.

[Extraits]

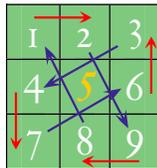
[...] Si j'inscris la suite des premiers entiers naturels dans leur ordre, celui des invités arrivant chez Sabine, j'obtiens ceci :

	Sabine	Christian	Nicole	
	1	2	3	
Alain	4	5	6	Nadine
	7	8	9	
	Romuald	Chloé	Pierre	

Dans cette disposition, Sabine au coin supérieur gauche, aurait eu Christian à sa gauche, moi à sa droite; dans le coin supérieur droit, Nicole aurait été voisine de Nadine, elle-même installée à côté de Pierre, assis dans le coin inférieur droit; entre Romuald et Pierre: Chloé. Dans cette configuration, Marie, toujours absente, conserve sa position centrale.

Cette distribution des invités, en respectant la chronologie, aurait eu comme avantage de mieux répartir les hommes et les femmes, comme il est d'usage dans les soirées, par une alternance à peu près respectée, à l'exception notable de Nicole et Nadine à l'angle supérieur droit, et de Romuald et moi, dans le coin inférieur gauche – le miroir compensant le défaut d'alternance.

Pour obtenir le carré magique d'ordre trois, il a fallu manipuler les nombres – et déplacer virtuellement les invités – en utilisant les propriétés symétriques de construction établies par Abu'l-Wafâ' Buzjani au x^e siècle pour les carrés d'ordre impair: à savoir, dans le sens des aiguilles d'une montre, glissements du 1 en 2, du 6 en 3, du 9 en 8 et du 4 en 7; et, dans le même mouvement, occupation des places vacantes en faisant monter le 8 en 1, le 7 en 6; descendre le 2 en 9, le 3 en 4. Le 5 demeure à l'écart de ces permutations, qui s'ordonnent autour de lui:



On obtient alors le carré:

8	1	6
3	5	7
4	9	2

figure qui, comme je l'ai fait remarquer à Nicole, correspond à la disposition des invités autour de la grande table de verre carrée, pièce maîtresse du mobilier design de Sabine.

	Chloé	Sabine	Nadine	
	8	1	6	
Nicole	3	5	7	Romuald
	4	9	2	
	Alain	Pierre	Christian	

[...] À la réflexion, je doute que Christian soit l'ordonnateur de cette singulière configuration autour de la table: les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Trop préoccupé de poésie et trop plein de lui-même, il ignore probablement tout de la construction rationnelle de ces grilles; sait-il seulement qu'au Moyen Âge les carrés de nombres avaient une fonction divinatoire, en combinaison de la place des sept planètes

connues, pour déterminer le *fatum* selon que l'on considérait comme fastes ou néfastes leurs propriétés?

[...] Marie... Étrange coïncidence, une fois de plus, de la distribution des nombres et des événements... Je la revois, penchée sur le corps de Nicole, effaçant de sa chevelure les ondes d'appréhension qui parcouraient la peau de ma femme. J'ai pu mesurer, une fois de plus, à quel point sa présence dissipe les ombres et résout cette *dérivée* taraudante du désir et de la peur du désir, plus indéchiffrable sans elle qu'une équation du septième degré pour Tartaglia ou Cardano.

[...] L'inconnue, le x irréductible... Marie pourrait être notre «manipulatrice», opérant d'un espace différent, dont les dimensions multiples s'apparentent aux cordes des physiciens quantiques. Une Marie ayant les propriétés du chat de Schrödinger: à la fois présente et absente à la soirée, elle m'aurait transmis, et à moi seul, par la disposition convenue des invités, un indice subtil et pourtant déchiffrable de sa disparition.

Depuis un mois, elle ne m'a pas laissé de message sur ma bal; trente jours sans rendez-vous au Conservatoire des Arts et Métiers, où nous admirions sans nous lasser les machines folles et les instruments prodigieux – jouant les touristes de passage, interrogeant les gardiens sur le pendule de Foucault ou l'hydravion de Maurice Blanchard, qui fut ingénieur autant que poète. Ma main glissait dans la sienne et, planqués derrière un monstre de fonte, nous baisions, exaltés l'un comme l'autre par la promiscuité des bêtes de métal immobiles et des voyeurs toujours possibles de notre conjonction charnelle.

Marie, pour être putain, n'en était pas moins versée dans la science des nombres, ayant obtenu avec aisance une maîtrise de mathématiques appliquées. Autant que l'embrassement

sensuel, m'émerveillait notre commune fascination pour les grands mathématiciens et les tragédies qui les ont souvent heurtés – du duel fatal de Galois à la cécité d'Euler – comme si, à trop fréquenter les chimères, ils avaient été rappelés à l'ordre, de la plus cruelle manière: on ne badine pas avec les nombres sans en payer le prix dans sa chair.

[...] Je me demande bien pourquoi, à aucun moment, je n'ai évoqué avec elle ma singulière passion pour les carrés magiques: sans doute ai-je conservé ce jardin secret plus par espièglerie que par réticence. Il me semble aujourd'hui que, de toutes nos discussions, elle a pu déduire facilement mon innocente manie.

J'en veux pour preuve les dernières paroles échangées, tandis que nous nous séparions, rue Saint-Martin, et qui me parurent sur le moment dénuées de *contexte*:

– C'est drôle, nous sommes le 15 juin.

Elle avait insisté sur le quinze, comme si je devais en tirer une évidente déduction. Je l'avais regardée, interloqué:

– Et alors?

– ... et c'est notre quinzième rencontre, qui te coûtera donc quinze euros...

Elle n'en avait pas dit plus, mais je peux aujourd'hui extrapoler de ces prémisses majeure et mineure la conclusion logique:

– ... et la dernière.

[...] Les tarifs de Marie obéissaient à des calculs complexes où le quantième du mois, l'humeur du client ou la sienne propre, et bien d'autres paramètres entraient en jeu: je soupçonne à présent qu'elle reconstruisait en secret une sorte de suite de Fibonacci somptuaire pour donner sens à la folie de sa vie.

Peut-être découvrirons-nous un jour, dans ses carnets intimes, une conjecture élégante et rétive à l'analyse que de doctes manipulateurs d'équations tenteront de résoudre – comme Andrew Wiles le fit de celle de Fermat – à l'aide des plus puissants outils d'investigation, là où, à l'origine de l'énigme, Marie n'avait utilisé que le prix de sa sueur.

11. Vera

*Vera est le double secret d'une vie ancienne.
Elle a changé de nom, de pays, et elle ne sait
plus très bien qui elle est.*

Dans le hangar, la cage de verre paraissait minuscule; pourtant, le cube faisait exactement cinq mètres de côté. La fille qui y était enfermée regarda Vera Bougaïev approcher, portant la glacière contenant la nourriture pour la journée. Vera ouvrit une trappe dans le plancher et par un escalier pénétra dans une fosse qui servait aux échanges avec la cage de verre: aération, nourriture et évacuation des ordures. Une plaque métallique s'ouvrait dans le sol et, une fois le monte-charge arrivé à son niveau, la prisonnière pouvait se servir et déposer la gamelle de la veille. Dans un coin de la cage, elle disposait d'une douche et d'un WC. Dans un autre, d'une petite cuisine. Un matelas, à même le sol pour dormir, un bureau et une chaise dans le coin opposé aux sanitaires pour écrire ou lire (une bonne quarantaine d'ouvrages posés au sol). Mais pas d'armoire. Depuis un mois qu'elle lui apportait ses repas, la fille n'avait jamais cherché à entrer en contact avec Vera. Elle la regardait venir à elle sans manifester le moindre intérêt; ses yeux clairs ne cillaient pas, sa bouche ne s'ouvrait ni sur un cri, ni sur une supplication – que Vera

n'aurait d'ailleurs pas entendus, le verre étant épais et insonore. La fille était nue mais ne semblait pas souffrir de cet état de nature; elle était propre et sa chevelure blonde soigneusement peignée. Elle devait avoir entre vingt-cinq et vingt-huit ans. Vera ignorait pour quelle raison elle était enfermée dans la cage, dont un des côtés, celui qui donnait sur la porte du hangar, était gravé d'un gigantesque chiffre 5 sur au moins trois mètres de haut. Une fois l'échange de gamelles effectué, Vera faisait redescendre le monte-charge, la plaque métallique reprenait sa place au sol et Vera quittait le hangar pour retourner à ses occupations.

Vera Bougaïev était née à Moscou – une légende familiale voulait qu'elle soit apparentée à Andreï Biély, mais elle n'avait jamais trouvé d'information fiable à ce sujet. Il y avait cependant une similitude entre le grand poète russe et son père: les deux enseignaient les mathématiques à l'université. Le père de Vera avait été élève, puis collaborateur, de Kolmogorov. Il avait participé notamment aux travaux de Kolmogorov, Solomonov et Chaitin sur la théorie algorithmique de l'information, à partir de la machine de Turing. Esprit brillant, fécond, c'est tout naturellement que Vera s'inscrivit à l'université de Moscou, pour y poursuivre des études de mathématiques, comme le voulait la tradition familiale. Ses centres d'intérêt se cristallisèrent rapidement sur la théorie des nombres et l'hypothèse de Riemann. Trois années après son entrée à l'Université, elle fut approchée par le *Komitet gossoudarstvennoï bezopasnosti* (KGB). En parallèle de ses études, Vera suivit la formation dispensée pour les futurs agents du renseignement russes. Elle perfectionna son français, qu'elle avait appris au lycée, dans la perspective de rejoindre en France un groupe spécialisé dans l'analyse des données cryptées. Elle arriva à Paris au mois de mai 1988; la jeune fille de vingt-quatre ans fut séduite par la

ville comme elle l'avait été par la culture française, notamment la littérature.

Elle parlait le français pratiquement sans accent. Au moment de l'«éclatement» du bloc soviétique, nantie d'une nouvelle identité et d'un passeport français, elle devint agent dormant. Elle trouva un poste d'enseignante auxiliaire dans un lycée, puis passa les concours nécessaires à sa titularisation et devint agrégée de mathématiques sous le nom de Nicole Autret, épouse Prigent. Elle avait rencontré son futur mari lors de son premier poste de maître auxiliaire, lui étant nanti du capess nécessaire au statut de fonctionnaire. Alain était, comme il le disait lui-même, un «fou de nombres», bien qu'il enseignât le français. En 2006, Nicole avait presque oublié Vera, mais son ex-responsable au KGB, devenu homme d'affaires et enrichi, l'appela un soir au téléphone pour lui demander un service. Nicole sentit une sueur glacée lui couler dans le dos: tout un monde de grisaille remontait à la surface de sa vie. Cet homme pouvait ruiner en quelques coups de fil vingt ans de bonheur; elle ne pouvait rien lui refuser, il le savait. Elle le rencontra dans un café chic, près de la Madeleine. L'officier ascétique était devenu un jovial oligarque à la bedaine prospère. Il était accompagné par une femme, jeune et jolie mais mutique – sans doute une escort qui n'avait d'autre fonction que de mettre en valeur la virilité supposée de son client. Dimitri se montra cordial, évoqua le «bon vieux temps» et, par des remarques anodines, lui fit comprendre qu'il n'ignorait rien de sa nouvelle vie, ni de son emploi du temps ni des amis qu'elle et son mari fréquentaient.

Les «services» exigés par Dimitri n'étaient à vrai dire guère contraignants pour Nicole/Vera. Un travail de veille sur des sociétés d'import/export et quelques personnalités secondaires de la finance française. Bien entendu, selon la méthode du

cloisonnement héritée des services secrets, elle ignorait tout de l'utilisation de ces renseignements ainsi que des moyens mis en œuvre par Dimitri pour alimenter son petit KGB personnel: de combien d'agents d'information disposait-il? utilisait-il les informations fournies, après avoir réuni les fragments épars de ses agents, pour du chantage ou se contentait-il de les vendre au plus offrant? Dimitri avait été un brillant officier, doté d'un esprit de synthèse et d'une mémoire phénoménale. Ces capacités avaient certainement joué un rôle déterminant dans sa reconversion réussie dans le monde des affaires. De plus, sous ses airs de bon papa, se cachait un tueur froid et efficace, qui n'hésiterait pas à éliminer toute personne représentant un obstacle à la bonne marche de ses entreprises.

Depuis deux ans, Nicole avait donc deux métiers, dont l'un officiel lui laissait suffisamment de temps libre pour exercer l'autre, moins honorable mais tout aussi rémunérateur: Dimitri payait généreusement les services de sa «collaboratrice préférée», comme il disait, et la rencontrait régulièrement lors de ses séjours à Paris, toujours accompagné d'une femme, dont elle ne parvenait pas à savoir s'il s'agissait de la même ou d'un clone dans une série anonyme de blondes mutiques.

Au printemps, Nicole accepta, à la fois pour faire plaisir à Alain et parce que l'expérience la tentait, de faire l'amour à trois avec une autre femme. Alain avait pris contact avec une professionnelle qui «faisait les couples». Nicole se laissa tenter et ne le regretta pas.

Depuis quelque temps, Nicole sentait son univers basculer dans l'irrationnel: le repas organisé par Sabine, avec cette discussion autour de la prostitution, qui était comme un portrait en creux de l'aventure vécue quelques mois plus tôt; puis la découverte par Alain que le plan de table corres-

pondait à une distribution selon un carré magique d'ordre 3, dont l'absent ou l'absente, au centre de la table, serait le «5». Enfin, l'intérêt de Dimitri pour un jeune financier dont elle devait surveiller les dépôts sur un compte tenu par une banque luxembourgeoise appartenant à Dimitri (cela, il ne lui avait pas dit, mais elle l'avait appris assez facilement). Quand Dimitri lui demanda un nouveau service, elle ignorait qu'elle allait revoir la fille dans des circonstances déconcertantes. L'oligarque lui téléphona sur l'appareil mobile qu'il lui avait fourni et dont il réglait l'abonnement. «Hello, Vera, comment vas-tu?» Après quelques échanges d'amabilités, Dimitri sembla se souvenir du motif de son appel: «Ah! j'aimerais que tu apportes à manger à une amie, qui est momentanément dans l'impossibilité de sortir de chez elle.» Il lui donna l'adresse, précisa l'endroit où elle trouverait la clé. Elle devait préparer les repas pour la journée dans une glacière ou un sac. L'«amie» disposait d'une kitchenette où elle pouvait faire chauffer les plats. Nicole était bonne cuisinière et ce nouveau service ne semblait guère plus contraignant que les précédents. Dimitri précisa que le dérangement serait généreusement rétribué. «Je tiens beaucoup à elle, et je ne voudrais pas qu'elle dépérisse.» Il avait été pris d'un fou rire que, rétrospectivement, Nicole trouva terrifiant.

Cela faisait donc un mois qu'elle apportait à manger à la fille, celle qu'elle avait connue dans une chambre d'hôtel, intimement, et qu'elle avait rencontrée récemment aux bras de Dimitri dans le café de la Madeleine. Quel crime avait-elle donc commis pour être tenue enfermée de la sorte? Ou était-ce une lubie de l'oligarque russe, qui venait la rejoindre la nuit dans sa cage de verre? Et, probablement, un avertissement à Vera: tu es comme cette fille de verre, totalement transparente; n'essaie ni de m'échapper ni de me doubler. La présence

du chiffre 5 sur une des parois du cube de verre renforçait son sentiment qu'un gigantesque complot se tramait autour d'elle et de ses amis, dont elle ignorait et l'étendue et la signification. Quant à la fille, elle pouvait au moins deviner son prénom: Marie.

12. Marie

Petit Poucet de l'amour, saura-t-elle échapper à l'Ogre qui vit parmi les fantômes muets ?

Christian est venu chez Marie. Une proposition, un peu particulière. Un Russe. Lassé de sa maîtresse. Il vient régulièrement à Paris et souhaite, pour son standing, s'afficher avec une femme, belle mais muette. Elle devra aussi pourvoir à ses besoins: l'homme est raffiné, pervers. Il peut se montrer cruel. Il n'oublie rien. Très riche, il paiera bien si satisfait.

Marie hésite. Des bruits courent sur ce Russe, Dimitri (le portrait minimaliste qu'en a fait Christian ne laisse aucun doute sur son identité): des filles disparues, des marques sur le corps que seule la chirurgie peut effacer. On dit également qu'il a doté une fille d'un million d'euros. Violent, paranoïaque, puissant, fascinant. Elle accepte de le rencontrer dans un lieu public. Christian téléphone. C'est d'accord: un café mondain près de la Madeleine, dans une heure. Marie devra se garder de parler, c'est la seule consigne.

La jeune femme identifie sans peine son possible client, seul à une table, dans un coin cosy. Il l'invite à s'asseoir, lui demande ce qu'elle veut boire. Marie évite le piège, un peu facile: elle désigne sur la carte un cocktail, au hasard. Dimitri sourit. Il s'exprime dans un français impeccable, sans accent. Il

a dû être bel homme, mais il a pris des rondeurs avec l'âge. Les mains, énormes, des mains d'étrangleur.

– Je vois que vous regardez mes mains. Savez-vous que je peux tordre à mains nues une barre de fer... ou autre chose.

Menace voilée, ou simple effet rhétorique? Marie n'aimerait pas être l'« autre chose ». Elle se sent mal à l'aise, mais intéressée.

– J'attends une femme, une ancienne collaboratrice. J'aimerais que vous assistiez à l'entrevue, sans parler bien sûr. Si vous acceptez, je considérerai cela comme une prestation d'essai, sans engagement. Elle s'appelait Vera en Russie; en France, elle vit sous un autre nom, c'est son droit, n'est-ce pas?

Christian, qui s'est installé en retrait afin de couvrir Marie si nécessaire, voit entrer dans le café Nicole, la femme d'Alain, la prof de maths. Elle se dirige sans hésiter vers Dimitri. Comment se connaissent-ils, ces deux-là? La partie devient décidément intéressante! Dimitri présente Marie à Nicole, et engage avec cette dernière une discussion, apparemment en russe! Nouvelle surprise pour Christian: certes, il ne fréquente guère Alain et Nicole, mais il n'a jamais entendu Sabine, qui les connaît bien, parler des talents linguistiques de sa copine. Bon, il est assez éloigné, il peut se tromper. Il vérifiera auprès de Marie, qui se tient droite, très femme du monde, à côté de l'oligarque. Christian s'en veut un peu de lâcher Marie entre les pattes de Dimitri, mais celui-ci le tient, une sale affaire de fille mutilée au cours d'une orgie que Christian avait organisée pour le Russe. La fille a été dédommée largement, mais Dimitri a fait comprendre que si elle portait plainte, ce serait contre Christian et non contre lui. Le sale type! Puissant, retors, pervers, venimeux. Marie... Si belle, et si forte. Saura-t-elle amadouer le monstre?

Nicole se lève, passe près de Christian sans le voir. Elle a les lèvres serrées. On la dirait prête à pleurer. Puis Dimitri quitte le café. Marie va rejoindre Christian.

– Alors?

– Il m'a filé mille euros, simplement pour être en présence de cette femme...

– Je la connais, elle s'appelle Nicole.

– Il semble qu'elle s'appelle aussi Vera, et serait Russe.

– Impossible! C'est une petite prof de maths de collège ou de lycée, une amie de Sabine – tu sais, la prof de fac féministe. Sabine et moi sommes très proches, elle me l'aurait dit...

– J'ai l'impression, mais je peux me tromper, que cette femme a eu deux vies. En tout cas, ils ont discuté en russe, et je peux te dire qu'elle ne cherchait pas ses mots. À son attitude, j'ai compris que Vera/Nicole était sous la coupe de Dimitri... On se croirait dans un film d'espionnage, non? Au fait, je l'ai déjà rencontrée, son mari avait commandé un trio il y a quelques mois. Une belle soirée, lui n'avait fait que regarder, et pris des notes.

Marie se met à rire, mais il y a de l'inquiétude dans son rire, de la panique peut-être. Christian est troublé, également: Marie, Alain et Nicole? Improbable conjonction...

– Tu sais, tu n'es pas obligée d'accepter, pour Dimitri. J'ai une autre piste, une fille canon, mais jeune dans le métier, et trop âgée peut-être pour son standing.

– Il m'intéresse, ce Dimitri. De plus, s'il me paie à ce tarif, je pourrai me retirer des « affaires » et reprendre des études.

Les études, c'est le leitmotiv de Marie, comme de Li-Anne, son amie. Li-Anne n'avait jamais vraiment décroché: pute à mi-temps, étudiante à mi-temps, son cursus traînait un peu mais elle devait être en maîtrise à présent. Et sous la coupe bienveillante de Sabine, chaleureuse et efficace! Christian

aurait bien proposé Li-Anne à Dimitri, mais il se serait fait lacérer par Sabine – qui ignore tout du métier de sa protégée et amante. D’ailleurs, Li-Anne a réduit ses prestations mensuelles au minimum syndical et aurait certainement refusé la proposition. Donc, Marie, providentielle jeune femme chic pour milliardaire russe excentrique.

– Ce serait bien. Après les maths appliquées, la sociologie, voilà ta voie! Tu pourras même préparer une thèse «Escorting dans la France du début du XXI^e siècle, une étude de cas».

– Bonne idée, et je demanderai à Sabine de diriger ma thèse.

Marie a donné son accord. Pour son premier vrai rendez-vous, elle se rend à l’appartement de l’homme d’affaires, dans le huitième arrondissement, près du parc Monceau. Rue tranquille, immeubles haussmanniens. Marie est introduite par un domestique à carrure de lutteur de foire. Correct, mais efficace. Il l’examine des pieds à la tête et passe un détecteur de métaux sur son sac à main. Qui réagit. L’homme ouvre le sac, sans demander l’accord de Marie. Le trousseau de clés. Il la fait pénétrer dans l’appartement. Dimitri, qui boit l’apéritif en compagnie d’une ravissante rousse, se lève et l’accueille:

– Marie! Je suis enchanté que vous ayez accepté ma proposition. Je vous présente Alphée.

Les deux jeunes femmes se saluent en silence. Dimitri sert à Marie un cocktail, le même qu’au café:

– C’est bien celui-là, je ne me trompe pas?

Mémoire visuelle. Marie ne répond pas, s’incline en souriant. Alphée lève son verre en direction de Marie, sans un mot. Dimitri fait seul les frais de la conversation, ce qui ne semble pas le déranger. De temps à autre, il essaie de piéger les

deux jeunes femmes en leur demandant leur avis. Mais l’une et l’autre ne se laissent pas attraper, ce qui semble le mettre en joie. «Après tout, s’il me paie mille euros pour fermer la bouche, c’est cinq fois le prix que je touche pour l’ouvrir sur des queues.»

On passe au dîner. Dimitri en haut de table, Marie à droite et Alphée à gauche. Le domestique baraqué, aussi muet qu’elles, effectue le service. Avec efficacité. Dimitri parle de la Russie, celle d’avant, celle de maintenant, des poètes: Maïakowski, Blok, Biély...

– C’est amusant. La femme que vous avez rencontrée au café, Vera, est persuadée d’être apparentée à Biély. Je l’ai bien connue en Russie... Pas Biély, Vera...

Dimitri prend une pose de comédien et, de sa voix profonde et chaude, récite un poème, que ni Marie ni Alphée ne peuvent comprendre. Dimitri traduit pour elles:

*Notre chemin va dans le désespoir des plaines,
Russie, dans ton désespoir
Mais de l’obscurité nocturne où va la haine
Je ne crains plus le noir.
Qu’il fasse nuit. Nous arrivons, scintille
La steppe de nos feux de camp
Dans la fumée, notre bannière brille
Face aux épées du Khan.
C’est l’éternel combat! La paix, dans la poussière
Et le sang n’est qu’un rêve falot.
La cavale sauvage, écrasant la bruyère
Passe au galop.
Course sans fin. Verstes et précipices...
Arrête-toi, attends!
Et passent des nuées épouvantées et glissent*

*Sur l'horizon sanglant.
L'horizon est sanglant. Et la douleur ravage
Mon cœur! Pleure, pleure à sanglots,
Il n'y a pas de paix! La cavale sauvage
Passe au galop.¹*

– C'est un poème d'Alexandre Blok. Un de mes auteurs préférés. J'adore aussi votre Nerval, une âme tourmentée, presque slave.

*Une femme est l'amour, la gloire et l'espérance;
Aux enfants qu'elle guide, à l'homme consolé,
Elle élève le cœur et calme la souffrance,
Comme un esprit des cieux sur la terre exilé.*

*Courbé par le travail ou par la destinée,
L'homme à sa voix s'élève et son front s'éclaircit;
Toujours impatient dans sa course bornée,
Un sourire le dompte et son cœur s'adoucit.*

*Dans ce siècle de fer la gloire est incertaine:
Bien longtemps à l'attendre il faut se résigner.
Mais qui n'aimerait pas, dans sa grâce sereine,
La beauté qui la donne ou qui la fait gagner?*

– N'est-ce pas une ode vibrante à la femme moderne, fière... mais dominée, dans l'ombre de la gloire masculine. Ah! sacré Gérard! Dommage qu'il ait plus aimé la bouteille que les femmes. Moi, c'est l'inverse: je ne bois que le champagne distillé par vos jolis corps.

1. *Sur les champs de Koulikovo* (trad. DR).

Dimitri évoque sa jeunesse, les femmes aimées, Vera, qu'il était content d'avoir revue et qui travaillait pour lui autrefois. On dîne au champagne – les deux filles, Dimitri étant abonné à la Borjomi, une eau minérale russe. Étrange repas où le seul convive à s'exprimer est le maître des lieux, comme si la parole et le pouvoir étaient indissociables. Les plats servis ne sont guère raffinés (visiblement, en provenance du traiteur du coin) et le monologue de Dimitri commence à lasser Marie... Mais, pour mille euros, elle veut bien entendre la messe en slavon. Dimitri se lève sans prévenir, attrape par les cheveux Alphée – en train de s'escrimer sur un baba au rhum mal décongelé –, la ploie sur la table, relève sa robe de soirée et la prend, à la cosaque.

– C'est ce qui est pratique avec les femmes que l'on paie. On peut les baiser quand on veut et à l'endroit qu'il nous plaît. Vous êtes belles, intelligentes, cultivées toutes les deux, mais pour moi, ce soir, vous n'êtes que de la viande à fornication.

Ce genre de discours, Marie l'a entendu cent fois. Les intellos machos adorent se gargariser avec de telles conneries. Mais il y a dans la voix de Dimitri une sorte de malveillance retenue qui l'inquiète. Alphée, très pro, active les muscles nécessaires; la jouissance ne tarde pas – pour Dimitri. Marie, de sa place, ne peut voir s'il l'a enconnée ou enulée – ni la grosseur de l'outil. Marie fait tomber sa serviette et se penche pour la ramasser; dans le mouvement, elle prend un peu de gel qu'elle a préparé dans sa pochette et réussit à s'en tartiner les trous, préventivement.

Dimitri s'est rassis, et reprend son monologue.

– Une fois qu'on s'est vidé les couilles (c'est bien ainsi, en français?), on vous oublie, on vous jette... Enfin, vos clients

habituels. Moi, j'aime vous garder près de moi, disponibles, les sens et l'esprit en alerte. Marie, vous avez entendu des rumeurs sur moi, ma cruauté supposée, mes colères. Vous êtes inquiète, mais vous pensez qu'au petit matin, avec une jolie poignée de billets dans la poche, vous vous en serez bien sortie. N'est-ce pas, mes jolies ?

Les filles sourient, se demandant bien où il veut en venir.

– Alphée me connaît bien... Trop bien, peut-être. Depuis combien de temps nous fréquentons-nous ? Trois ans.

Dimitri soupire.

– Ah ! je t'en ai fait connaître du monde, ma petite pute chérie...

Alphée écarquille les yeux, regarde du côté de la porte. Mais le cerbère en barre l'accès. Dimitri se lève à nouveau, vient vers Marie, la prend par la main, galamment.

– Chère Marie, à nous.

Avec ses grosses mains, le Russe la déshabille délicatement. Puis il lui empoigne le con.

– Ah ! tu mouilles déjà, c'est bien. Alphée, rejoins-nous. Allonge-toi sur le tapis. Marie, mettez-vous en 69, comme vous dites. J'aime regarder des femmes se donner du plaisir, non que ça m'excite vraiment, mais il y a toujours un moment où elles se laissent dériver.

Il n'a pas tort. Alphée se tortille gentiment sous les coups de langue de Marie, et réciproquement. Dimitri profite de la position pour enculer Marie, qui sent l'énorme engin lui défoncer l'anus. Encore heureux qu'elle ait pensé au gel. Sinon, le salaud la déchirait ! Mais elle en a vu passer d'autres et, une fois la queue bien au fond, elle la masse avec ses muscles. Avec la petite langue d'Alphée par-devant, la situation n'est pas si désagréable. Dimitri se retire, fait se redresser Alphée et lui donne sa bite à sucer. La fille se détourne pour

refuser la fellation. Dimitri la gifle et lui immobilise la tête entre ses grosses mains. Marie s'est mise contre la fille, prête à la soulager s'il vient à Dimitri la fantaisie de changer de bouche. Mais non, il persiste et, le dard à fond de gorge, il serre le cou d'Alphée. Qui suffoque et cherche à se dégager. Dimitri est près de jouir et ses mains constituent un véritable étau, que Marie tente en vain de desserrer, car le visage d'Alphée est devenu violet – elle est au bord de l'asphyxie. Dimitri crispe ses mains sur le cou de la jeune femme et décharge en poussant un rugissement monstrueux. Il lâche la fille.

– Ah ! quelle secousse !

Alphée s'effondre au sol, immobile. Marie est terrifiée. Elle voudrait fuir, mais le regard de Dimitri la fixe comme un papillon dans une boîte.

– Ne vous inquiétez pas pour Alphée, nous avons nos petits jeux ; elle est juste évanouie.

Dimitri claque dans ses doigts. Le serviteur muet soulève la jeune femme, et quitte la pièce. L'ogre russe fait signe à Marie de reprendre place à table et se lance dans une longue dissertation sur l'âme slave, les dialectes sibériens et le chamanisme chez les Toungouses, auprès desquels il a reçu l'initiation.

– Je suis un homme-épervier. Je peux, sans sortir de mon corps, planer loin... ou survoler les petits secrets de mes compagnes. Par exemple, celles qui se mettent du gel pour faire croire qu'elles mouillent.

Il sourit, mais son regard a la fixité du rapace.

– J'aime la sincérité, Marie. Ne recommencez pas ce genre de manœuvre puérile avec moi. Bonsoir.

Il quitte la table et disparaît. Le serviteur guide Marie vers une chambre, préparée pour elle seule. Elle demanderait bien des nouvelles d'Alphée, mais n'ose enfreindre la règle du silence, même en l'absence du maître.

13. Dimitri

*L'Ogre de l'Oural, le Staline du web,
le Cyber-Piotr. Les surnoms dont on l'affuble
enchangent Dimitri, qui se prend pour
Méphistophélès ou le Grand Démon.
Le monde lui appartient, il en a la tranquille
certitude.*

Dans sa chambre, Dimitri retrouve Alphée.

– Tu as serré très fort. J'ai cru y passer.

Dimitri rit, de ce rire monstrueux qui glace le sang :

– Et alors, tu te crois irremplaçable? Tu vas disparaître quelque temps. Igor te conduira à la Datcha. Il faut laisser Marie dans l'incertitude.

– Pauvre fille... Super-mignonne. Tu ne voudrais pas plutôt me la prêter? Je vais avoir besoin de compagnie!

Elle rit, lui aussi. Cette fois, un rire normal, apaisé. Alphée est la seule qui ose lui tenir tête. Et pour cela, irremplaçable. Même s'il est fou, Dimitri n'est pas stupide. Le pouvoir sans partage est l'antichambre de la misère. Il en a connu, de ces hauts dignitaires du parti, droits dans leurs certitudes, qui se sont retrouvés cireurs des bottes des nouveaux maîtres du Kremlin. Lui, au moins, avait prévu l'effondrement du monde qui le nourrissait. Les plus rustiques de ses camarades,

devenus entrepreneurs, firent main-basse sur l'industrie, les ressources énergétiques, les circuits de distribution, les armes. Rien de bien excitant. Lui, son point fort et sa seule vraie passion, c'est le renseignement. Ce qu'il fournissait gratuitement à sa hiérarchie quand il était officier du KGB, il le vend maintenant au plus offrant, tout en se réservant les meilleurs morceaux. Quand il arrive à mettre la main sur un petit génie du hacking, il tisse autour de lui un réseau de contraintes pour le forcer à travailler pour lui. Jusqu'ici, cent pour cent de résultats positifs. Et il leur laisse suffisamment de liberté pour qu'ils puissent poursuivre leur propre business. C'est ça la *Dimitri touch*: une main de velours dans un gant de fer.

Les informations défilent en continu sur les écrans, et en plusieurs langues – Dimitri en parle couramment cinq, en maîtrise une bonne vingtaine, suffisamment pour déchiffrer les messages qui lui parviennent de tous les coins de la planète.

Tandis qu'Alphée se couche (il a serré vraiment fort, on voit les marques sur le cou), il filtre les messages par ordre de priorité – un algorithme mis au point par un de ses petits génies les classe automatiquement; jamais d'erreur.

L'info du moment, c'est la crise annoncée du système financier. Annoncée, mais non mesurée. Il y a une opportunité de bénéfices considérables pour ceux qui vont revendre leurs actifs pourris au plus haut, juste avant la chute. Il lui faut mettre la main sur ce petit malin, débusqué récemment, qui a créé des routines pour dériver les ordres de bourse haute fréquence vers des comptes protégés. Bien sûr, il pourrait demander à l'un de ses petits génies de programmer de telles routines, mais outre que ça prendrait du temps, ce serait moins excitant que de faire entrer dans son écurie une pointure des mathématiques mondiales, spécialiste des réseaux et de l'optimisation des flux. Un jeune homme prometteur, et

doté d'une femme charmante que Christian a refusé de lui livrer – il ne perd rien pour attendre, celui-là! Il est vrai que Marie, son «lot de consolation», vaut le détour. Elle a tenu son rôle à la perfection, et pour la baise c'est une reine. De plus, Alphée s'est entichée d'elle; c'est bon signe! Mais elle est neutre, hors du circuit. Vera l'intéresse, bien sûr. Belle et rebelle. Comme au bon vieux temps! Il n'a jamais pu la baiser; elle a toujours réussi à lui filer dans les pattes, sans le contrarier qui plus est. Mais la retrouver en petite prof française, avec une vie terne entre mari, amis et vacances scolaires, à corriger des devoirs imbéciles d'élèves à demi demeurés, non! Ça, il ne peut l'admettre! Il était temps qu'il intervienne!

Dimitri se voit en bienfaiteur de l'humanité. Il redistribue les richesses, en se servant au passage, mais toujours dans l'optique de maximiser les profits de ceux qui lui font confiance: ses clients sont toujours satisfaits; ceux qui travaillent pour lui rémunérés en proportion de leurs résultats, et il n'est pas pingre!

Il rejoint Alphée au lit, se colle contre elle et lui caresse le cou en s'endormant.

14. Sabine

Dans la chambre, Li-Anne construit des rêves sophistiqués pour sa maîtresse. Sabine y jouera une ordalie ou jettera un pharmakos hors des murs de la cité lunaire.

– Li-Anne, ne trouves-tu pas Nicole étrange depuis quelque temps? Comme si elle menait une double vie. Elle ne vient plus à la gym ni aux conférences. Tu crois qu'elle me fuit?

Li-Anne observe un grillon, égaré sur les toits de Paris.

– Te fuir, je ne pense pas... Mais tenter de conjurer son passé, peut-être... Je ne sais pas s'il y a un rapport, mais on l'a vue il y a quelques semaines en compagnie d'un homme d'affaires russe, qu'elle avait l'air de bien connaître. Le plus curieux, c'est que Nicole et Dimitri, l'oligarque, s'entretenaient en russe.

– Je ne savais pas que Nicole parlait russe... Et d'où tiens-tu tes informations?

– Imagine, la coupe Li-Anne, qu'il y ait un rapport entre la disparition de Marie et Nicole, qui sait peut-être ce qu'elle est devenue.

– Je peux la faire suivre par une ancienne étudiante devenue détective. Très pro, mais coûteuse.

Puis Sabine se déshabille, prend une douche et rejoint son amante sur le lit à courtepointe en damiers noir et blanc. Li-Anne place des pièces d'échecs en tissu, des noires et des blanches – les blanches pour Sabine, toujours.

– J'ai préparé une figure avec mat en six coups pour les blancs. Tu devrais y arriver!

Li-Anne a la passion des échecs et des jeux mathématiques en général. Elle rêve de construire un échiquier géant où la partie se jouerait avec des pièces vivantes pour qui chaque case constituerait un territoire à conquérir. Deux maîtres du jeu ordonneraient les déplacements mais ne pourraient influencer sur la « prise » des pièces. Elle envisage une joute amoureuse plutôt qu'un combat singulier entre guerriers.

C'est Li-Anne qui a ordonné le plan de table du fameux dîner des amis de Sabine en plaçant Marie, l'absente, au centre, sachant que tous les convives avaient une histoire avec elle (Marie, sa confidente disparue...). En distribuant les invités selon le carré magique, elle savait qu'elle titillerait Alain, et sans doute Nicole, la prof de maths. Et Christian aussi, probablement. Chloé et Pierre, elle ne sait rien d'eux, mais à bien observer la jeune femme, elle la sentait prête à des aventures exotiques. Elle a appris, récemment, que Pierre est un mathématicien connu. La disposition des invités l'a sans doute intrigué, lui aussi. Romuald est hors-jeu, son amour pour Marie est secret, et Nadine trop femme pour savoir jouer.

Mais quelle finalité à cet agencement, elle-même l'ignore. Elle a reçu des instructions par le biais d'une agence de call-girls où elle émarge parfois. Le « client » était parfaitement renseigné sur les invités et les relations qu'ils entretenaient officiellement, et peut-être officieusement. Elle a accepté d'autant plus facilement que la mission semblait sans conséquence, et

l'enveloppe contenait cinq beaux billets de cent euros. Maintenant, Li-Anne se demande si le jeu est aussi innocent qu'elle l'a cru – et si les différents personnages présents au dîner ne vont pas disparaître, à l'instar de Marie, les uns après les autres.

Sabine, bien sûr, ignore tout de ces ramifications souterraines. Li-Anne imagine une énigme totale, qui convoquerait les démons de l'intelligence et la puissance de la vie. Ce serait alors Christian qui aurait tout manigancé... Mais dans quel but?

– Tu as encore gagné, proteste Sabine en gémissant.

– La reine blanche en G4 au lieu de D5, et tu emportais le gros lot...

Sabine se fait implorante :

– N'aurai-je pas droit à un petit lot de consolation ?

– À une condition : tu contactes ton amie détective.

15. Marie

*La cage de verre est vide.
La chrysalide est devenue papillon.*

Vera apporte le repas de Marie. La cage est vide. Seule une plume blanche témoigne qu'ici vécut un ange.

Patrick Boman

Des nouilles dans le cosmos

Illustrations de Thierry Vernet



Sous la cape

« À la suite du changement brusque intervenu dans ses habitudes alimentaires, Grull a la diarrhée et des furoncles agrémentent son visage. Peu athlétique, il ferait pitié si les épaulettes de sa veste n'étaient bien rembourrées. Grull est un rescapé du front de la production, où il a combattu en première ligne, avec cisailles et burin. Il a participé, sur Terre, à la rénovation de la carcasse d'astronef et jouit à ce titre d'un reste de prestige (en érosion rapide). Son admiration pour les rêveurs-propulseurs, dont il serait en peine d'imiter les talents, est forte. La grande amitié qu'il affiche pour Farîda n'est peut-être que mots et Ming est l'objet de transports excessifs et le sujet de mainte pensée. Grull adore Yuk le crado, copine avec Alb le rat de bibli, mais Cri le disciple est par lui traité en con. Basta. »

Planètes de poussière et de ferrailles, de la SF déglinguée...

Embarqués dans un astronef de fortune, Aro, Ming, Grull et leurs compagnons découvrent tour à tour Véga-7 et ses crypto-pharaons, Nada l'orgueilleuse cité-monde bureaucratique, Dnih la vaporeuse... et croisent une faune intergalactique d'Arcturiens, de Gu et de camelots pittoresques. Des oniro-propulseurs (rêveurs professionnels) fournissent l'énergie nécessaire au déplacement de vaisseaux passablement vétustes.

Premier roman de Patrick Boman, terminé en 1982 et jusqu'alors inédit, *Des nouilles dans le cosmos* interroge le réel (frelaté) par la métaphore du voyage galactique.

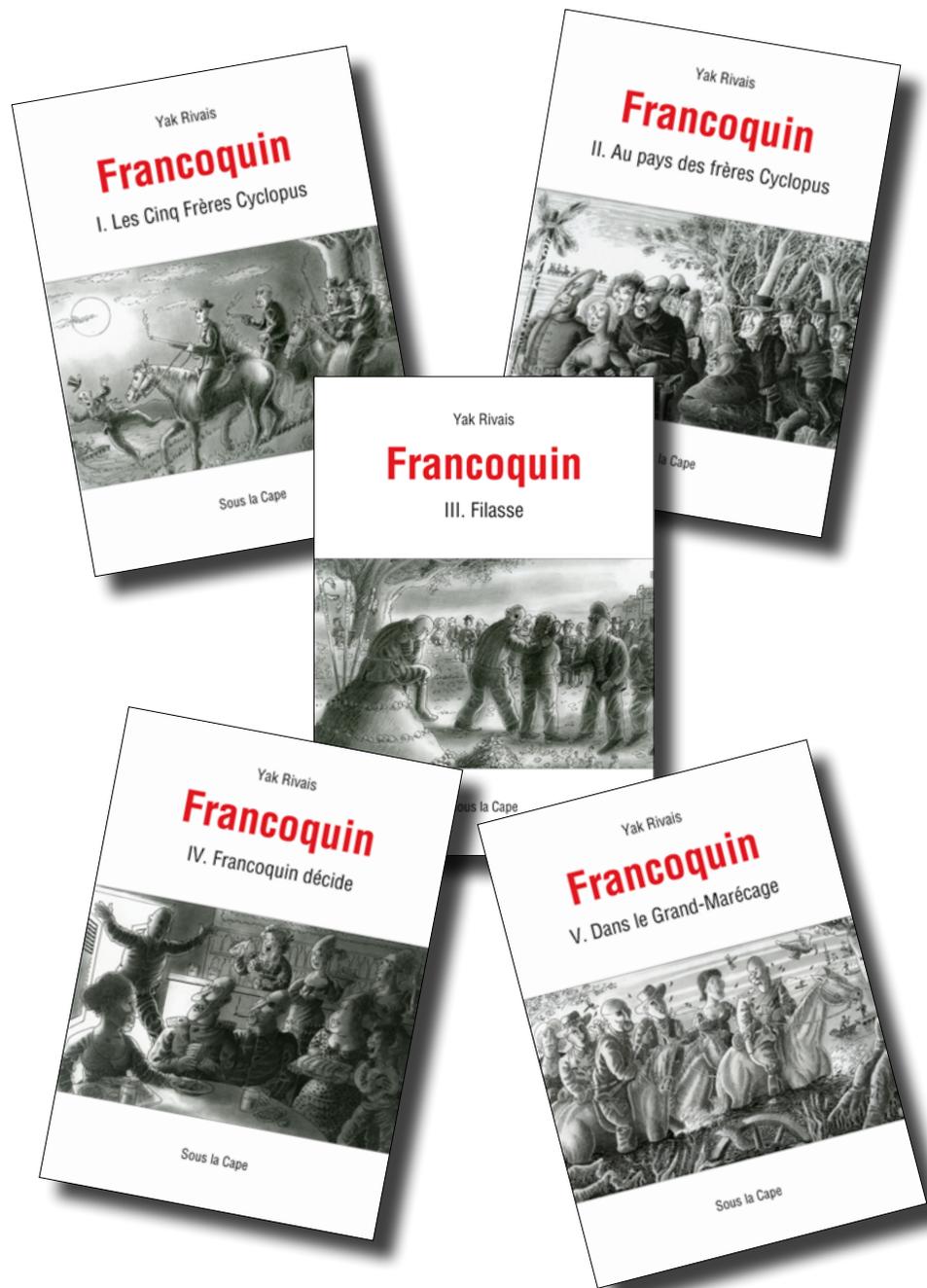
Thierry Vernet, l'inoubliable compagnon de Nicolas Bouvier, qui illustra magnifiquement *l'Usage du monde*, avait conçu un chemin d'images pour ce texte sans équivalent, dont vous trouverez ici les traces.

20 euros • 320 pages • ISBN 978-2-86807-121-7

Patrick Boman est né en 1948 à Stockholm.

Voyageur impénitent, d'une curiosité universelle, Patrick Boman est un observateur aigu des mœurs de ses contemporains et un moraliste distancié, exprimant dans des récits à la fois truculents et profonds une vision du monde d'un humanisme teinté de pessimisme.

Outre la série policière « Peabody », aux éditions Picquier, qui met en scène un officier de police de l'Empire des Indes très peu « politically correct », il est connu pour ses récits de voyage (*Retour en Inde*, Arléa) et ses essais (*Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860*, Ginkgo; *Dictionnaire de la pluie*, le Seuil).



«Francoquin», l'intégrale Sous la Cape!

Sous la Cape est heureuse de proposer à ses lecteurs les 1370 pages de *Francoquin*, un des monuments de l'édition du xx^e siècle.

L'aventure commence, pour Yak Rivais, en 1961. Il écrit *Les Horribles Aventures des Cinq Frères Cyclopus* et en adresse le manuscrit à Alain Bosquet, qui essaiera de le publier, en vain, en 1963. En 1967 paraît chez Gallimard, édité par Queneau, *Aventures du Général Francoquin au Pays des Frères Cyclopus*, qui se situe chronologiquement à la suite du premier volume; on y trouve d'ailleurs de nombreuses références aux *Horribles Aventures*. En 1967, une pièce radiophonique retrouve les personnages de *Francoquin*; le texte est tellement malmené que Yak Rivais n'y reconnaît plus le sien. En 1971, la parution chez Belfond du *Condottiere* clôt le cycle. Yak Rivais reçoit cette année-là le Grand Prix de l'Humour noir pour l'ensemble de *Francoquin*.

2011: Pour la première fois, les différents volumes de *Francoquin* sont rassemblés, Sous la Cape. Mon projet initial était de rééditer «seulement» le livre Gallimard (j'avais oublié, entre temps, que *Le Condottiere* en constituait la suite). En 1967, Gallimard avait refusé de reproduire les croquis qui accompagnaient le manuscrit; je proposai à Yak Rivais de les reprendre dans la nouvelle édition. Il nous parut alors évident qu'il fallait publier l'intégralité du cycle, et, pourquoi pas, avec des dessins nouveaux. Grosse entreprise! Cent dessins originaux accompagnent donc cette intégrale d'un cycle qui n'a pas pris une ride! Les politiciens brocardés en 1967 ont changé de costume, pas de nature. Si la Révolution des Cyclopus n'est plus au goût du jour (qui sait?), les francoquins (un critique avait prédit qu'un jour, ce serait un nom commun) opportunistes, et parfois sincères, ne manquent pas!

Pierre LAURENDEAU.

La presse en a parlé

« *Le général Francoquin*: un être hilare, coléreux, violent, rusé, et volontiers ignoble! Dans la plus pure tradition picaresque! »

Jean-Jacques Brochier, *Le Magazine littéraire*.

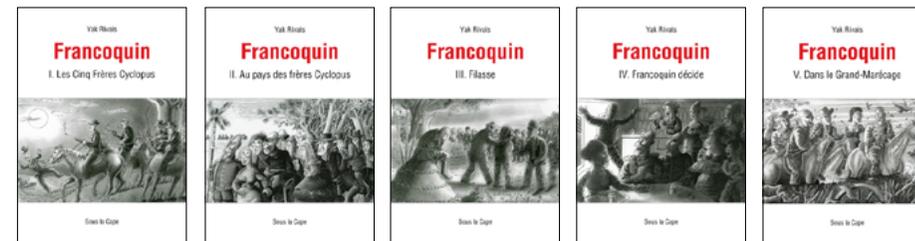
« Le récit de la mainmise par Francoquin sur la révolution fraternelle des Cyclopus n'est pas sans rappeler l'éternel destin des révolutions trahies. »

Yves Bonnefoy, *Esprit*.

« Tout ce qui vient à l'esprit malicieux de Rivais, il l'accueille avec un énorme appétit à multiplier les situations saugrenues, le plus souvent par des dialogues où les quiproquos abondent. »

Alain Bosquet, *Le Monde*.

« Rappelons que le Grand Prix de l'Humour noir a su souvent choisir ses lauréats. Il ne s'agit pas de donner des lauriers à la gaudriole. » Catherine Claude, *Europe*.



50 exemplaires au prix public de 75 €
Y'en aura pas pour tout le monde. Bang! Bang!

A réserver
dès maintenant



75 euros • 1 370 pages, 100 illustrations de l'auteur • 5 volumes sous coffret.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-144-6

Achévé d'imprimer en juin 2013
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : juin 2013.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.